

JOURNAL  
HELVETIQUE

OU

RECUEIL

DE PIÈCES

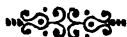
FUGITIVES DE LIT-  
TERATURE CHOISIE;

DE

*Poësie ; de Traits d'Histoire,  
ancienne & moderne ; de Découvertes des  
Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la  
République des Lettres ; & de diverses au-  
tres Particularités intéressantes & curieuses,  
tant de Suisse, que des Païs Etrangers.*

DEDIE' AU ROI.

Juillet 1748.



A NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES

1748.



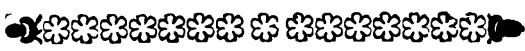


# JOURNAL

HELVETIQUE,

DEDIE' AU ROI.

Juillet 1748.



# REPONSE

*A la partie de l'Examen des Pensées libres sur les Prophéties de l'Ecriture Sainte, qui a paru dans le Journal de Mai 1748.*

MESSIEURS,

**L'**Auteur de l'Examen des Pensées libres, sur les Prophéties de l'Ecriture Sainte, feint que cette Brochure imprimée depuis deux Ans, lui est tombée depuis peu entre les mains. Il n'a pas jugé à propos d'avertir le Public, que trouvant mauvais, qu'on eût critiqué dans votre Journal de Mars, la Pa-

*Paraphrase raisonnée* sur le Psaume LXV.\* , il vouloit avoir la revanche, en ataquant à son tour un Ouvrage, dont les Principes sont chers à *Philographe*. Je ne m'arrêterai point, à ce qu'il dit de l'Auteur anonime des *Pensées libres*. C'est sans doute pour suivre les nobles sentimens de son cœur généreux, qu'il en parle d'une manière seulement trop flatteuse. Laisant la personne derrière le rideau, je me hâte de venir à l'Ouvrage même, dont il est question.

L'Auteur des *Pensées libres* avoit dit, que,  
 „ Nôtre penchant à faire honneur à la Rai-  
 „ son de tout ce que nous apercevons de  
 „ beau & d'utile, dans quelque Ouvrage  
 „ que ce soit, nous porteroit assez à attri-  
 „ buer à de simples Homes, semblables à  
 „ nous, les Livres du Vieux & du Nouveau  
 „ Testament, si Dieu n'y avoit apôsé, pour  
 „ ainsi dire, les Sceaux les plus manifestes  
 „ de la Divinité; d'un côté par les miracles  
 „ certains, qui leur aquirent d'abord l'au-  
 „ torité qu'ils ont conservée jusqu'à présent,  
 „ & qu'ils conserveront pendant tous les  
 „ Siècles; & d'un autre côté, par les Prophè-  
 „ ties qu'ils renferment. Encore y a-t-il,  
 „ „ avoit

\* Nous pouvons assurer le Savant, qui se cache sous le nom de *Philographe*, que l'Auteur de l'*Examen des Pensées libres* n'est certainement point le même que celui de la *Paraphrase sur le Psaume LXV.* & qu'ils résident dans des Villes éloignées l'une de l'autre.

„ *avoit-il dit*, une différence considérable en-  
 „ tre ces Miracles & ces Prophéties. Car au  
 „ lieu que nous n'avons pas été nous mêmes  
 „ les Témoin de ces Miracles, nous avons  
 „ toute la comodité possible, d'examiner  
 „ de nos propres yeux ces Prophéties, &  
 „ de les confronter avec les grandes choses  
 „ qui sont arrivées dans le Monde, depuis  
 „ leur publication, pour reconoitre la vé-  
 „ rité des Prédiction, qui ont déjà eu leur  
 „ accomplissement en tout, ou en partie.

L'Auteur de l'Examen prétend, que ce  
*Raisonnement manque de justesse à divers égards* &  
 en premier lieu, qu'on n'y distingue pas assez la  
 Divinité de l'Écriture Sainte prise en général,  
 d'avec l'Inspiration particulière de quelques uns  
 des Ecrivains sacrez, dont cette Écriture contient  
 les Ouvrages; que les Prophéties suivies d'un  
 accomplissement certain, démontrent bien l'Inspi-  
 ration divine de ceux qui les annoncent, mais  
 qu'elles ne prouvent pas la Divinité de toutes les  
 parties du Livre, où se trouve le Recueil de ces  
 Prophéties; qu'autrement, il faudroit dire, que  
 les Livres de Job, de Ruth, d'Esther &c sont  
 divins, parce qu'ils se trouvent rassemblez en un  
 même Volume avec les Prophéties d'Isaïe ou  
 d'Ezéchiel.

Si les Prophéties prouvent directement  
 par elles mêmes la Divinité des Livres Pro-  
 phétiques, ne prouvent elles pas aussi, par

une conséquence immédiate & nécessaire, la Divinité des autres Livres, qui ont été mis ou laissez avec ceux là dans le Canon sacré, par les anciens Prophètes, par *Jésus-Christ* lui même & par les Apôtres? Les Livres d'*Isaïe* & d'*Ezéchiel* étant divins, se trouveroient ils joints avec ceux de *Job*, de *Ruth* & d'*Ester*, si ces derniers ne venoient pas de la même source?

*En second lieu* l'Examineur attribue sans fondement à l'Auteur des *Pensées Libres*, le dessein de dégrader la preuve tirée des Miracles, afin de faire valoir à son préjudice, celle que fournit l'accomplissement des Prophéties. Ses Paroles, que nous avons rapportées ci dessus, montrent le peu de fondement de cette imputation. Ne reconoit il pas la certitude de l'une & de l'autre preuve? Son unique but est de les comparer, par rapport à l'impression plus ou moins forte qu'elles peuvent faire sur nous, par une suite de la constitution de nôtre nature, qui fait que nous sommes plus vivement frappez de ce que nous voions de nos yeux, que de ce que nous lisons dans l'Histoire. Qu'un Home entende par exemple ces paroles de Saint Paul: *Il s'élèvera des faux Docteurs pleins d'hypocrisie qui défendront de se marier, & de manger des viandes que Dieu a créées, afin que les Fideles qui connoissent la vérité en usent avec*  
actions

*actions de graces* I. Tim. IV. 2. 3. Ne pourrat-il pas arriver, qu'en comparant cet Oracle, avec ce qui se pratique de nos jours dans une Societé Chrétienne, il en sera plus frappé que de l'Histoire de la Résurrection de la Fille de *Jairus*, lors qu'il la lira dans l'Évangile? L'Examineur se jette donc ici hors de la Question, & la laisse tout à fait de côté.

Il ne touche point non plus le raisonnement de l'Auteur, lors qu'il ajoute *en troisième lieu*, que l'on court risque d'ôter à la preuve tirée des Prophéties toute sa force, en déterminant l'accomplissement de ces Prophéties, avant qu'il soit pleinement arrivé & connu. Il n'est point question dans le raisonnement censuré, des Prédications qui n'ont pas encore été accomplies, mais uniquement de celles qui ont déjà eu leur accomplissement en tout ou en partie.

De là nôtre Examineur conclut *en quatrième lieu*, que l'Auteur donne à cette preuve un caractère qui ne lui convient pas, quand il dit à l'entrée de son Écrit, qu'il n'y en a point qui soit plus convaincante, & plus à la portée de tous les Esprits. *Cela seroit bon*, dit-il, *si les Prophéties étoient claires & leur accomplissement évident; mais combien n'y a-t-il pas de ces Prophéties de l'Écriture, qui obscures dans le tems de leur publication, sont restées telles, même après leur accomplissement?*

Je n'en conois point de telles, Il me feroit plaisir de m'en indiquer une ou deux seulement, du grand nombre de celles de ce caractère singulier qu'il a remarquées. J'ai peine à me persuader que Dieu se soit jamais révélé, de façon à n'être compris, ni avant l'Evénement, ni après. Que notre Examineur acorde s'il lui plait, ce qu'il dit ici contre la conviction que forme la preuve tirée des Prophéties, avec ce qu'il reconoit lui-même à la page 437. lors qu'il dit, *Qui d'entre les Chrétiens éclairez, ne sait qu'à tous ces égards, les Prophéties de l'Ancien Testament & du Nouveau, sont la plupart si claires à présent, & leur accomplissement si connu, qu'elles ont toujours servi de preuves authentiques à la Divinité de la Religion qui les reçoit, & que les Incrédules, même les plus obstinez, n'ont pû en éluder la force, qu'en révoquant en doute la Canonicité des Livres d'où elles sont tirées. Ce n'est donc pas, ajoute t-il, de celles-là sans doute, qui sont pourtant le plus grand nombre, que parle l'Auteur. De quel droit, je vous prie, attribue t il à l'Auteur, une exception qu'il n'a point faite ?*

5. Enfin, dit l'Examineur, *n'est ce pas un défaut de justesse, qui mérite d'être relevé, que ce que l'Auteur dit à cette occasion des Miracles certains, qu'ils aquirent d'abord aux Livres du V. & du N. Testament l'autorité qu'ils ont conservée jusques à présent, & qu'ils conserveront pen-*



pendant tous les Siècles ? Quoi ? Sera-ce manquer de justesse, que de dire par exemple, que les Miracles éclatans que *Moïse* fit en *Egypte*, dans la *Mer Rouge*, & dans le *Désert*, aquirent d'abord aux cinq Livres de ce Législateur, l'autorité qu'ils ont con'ervée jusqu'à présent ? N'est ce pas proprement, dit-on, de la *Doctrine contenüe dans ces Livres*, & apuïée par ces *Miracles*, plutôt que des Livres même pris en gros, dont on peut dire que les *Miracles démontrent la Divinité* & apuient l'autorité ? Les Livres du *V.* & du *N. Testament* ne sont considerez, par rapport à ceux dont-ils font mention, que come des *Historiens fidèles*, auxquels il faut ajouter une entière foi ; mais non come divins ou inspirez, parce qu'ils les rapportent : Autrement il en faudroit dire autant des *Auteurs Juifs, Païens, Chrétiens*, qui ont aussi rendu témoignage à la vérité de ces *Miracles*.

Coment, je vous prie, ces *Miracles* démontreront-ils la *Divinité* & apuieront ils l'autorité de la *Doctrine contenüe dans les Livres sacrez*, come dans sa source primitive, sans démontrer la *Divinité*, & apuier l'autorité des Livres mêmes ? Quand nous sou'tenons que les *Miracles* ont aquis aux Livres du *Vieux* & du *Nouveau Testament* l'autorité dont ils sont revêtus, disons nous que ces Livres sont divins ou inspirez, parce qu'ils rapportent des *Miracles* ?

N'est-

N'est ce pas parce qu'ils ont pour Auteurs des Homes, qui ont fait eux mêmes des Miracles, ou qui ont été regardez come divinement inspirez par de tels Homes? Les Auteurs Juifs, Païens, ou Chrétiens, dont on nous parle, ont ils ces caractères?

Après avoir ainsi étalé ces cinq prétendus défauts de justesse, l'Examineur demande, si c'est dans les Prophéties, qu'il faut chercher une Histoire anticipée des Roïaumes du Monde, avec lesquels l'Eglise de Dieu a eu quelque liaison, depuis la Révélation donnée, jusqu'à la fin des Siècles? Je lui demande à mon tour, dans quelle autre source on la peut chercher? *Prideaux, Rollin & les Auteurs Anglois de l'Histoire Universelle*, n'en ont ils pas tiré bien des détails, qui font la beauté, l'ornement & le prix de leurs Ouvrages? Ne trouve-t on pas dans le Livre de *Daniel* en particulier, des Prédications touchant les Guerres des Rois d'*Egipte & de Sirie*, où les Juifs furent si souvent impliquez? N'y voit on pas la succession des quatre grandes Monarchies, dont la dernière subsiste encore à présent, & ne doit être détruite que vers le tems du second Avènement de nôtre Seigneur?

L'Examineur nous dit ensuite, que le caractère des Prophéties étant d'être obscures, & envelopées sous des figures, des Simboles, & des

*des expressions ambiguës, l'on ne doit pas s'attendre d'y trouver jamais, ni assez de clarté pour convaincre les Incrédules, avant leur accomplissement, ni assez de liaison & de détail pour en former une Histoire conforme en tous ses traits à ce qui doit arriver.*

Cette idée qu'il se fait des Oracles du vrai Dieu, est elle digne de la Sageſſe & de la ſouveraine perfection de cet Être ſuprême, & convenable aux fins qu'il s'eſt propoſées, lors qu'il a révéſé ſes deſſeins aux Hommes ? Eſt elle exactement conforme à la nature des Prophéties ? Que l'on en juge, *Mefſieurs*, par un échantillon qui ſe trouve dans vôtre Journal, je veux dire par la Prophétie du Pſaume LXV. dont j'ai développé le ſens. Car pour décider qui de l'Examineur ou de nous a de plus juſtes idées des Prédic-tions divines, il ne faut pas s'en tenir à des généralités, & à des paroles vagues. Il faut d'abord venir aux détails. C'eſt là proprement nôtre pierre de touche. Que l'Auteur de l'Examen eſſaie donc de faire voir, ſur ce Pſaume en particulier, qu'on ne ſauroit y trouver avant l'accompliſſement, ni assez de clarté pour convaincre un Incrédule docile à la voix de la Raiſon, ni assez de liaison & de détail, pour former une Histoire conforme en tous ſes traits à ce qui doit arriver.

L'Auteur de l'Examen ne veut pas convenir que dans les Passages d'Isaïe XLI. 21. 24. Dieu insiste sur les Prophéties come sur un moïen qui doit enfin confondre tous les Docteurs du mensonge , & ramener à la verité salutaire les Peuples qui ne la conoissent pas encore. *Que peut on conclure de ces Passages*, dit-il, *si ce n'est que ce qui mettoit une différence totale & infinie entre l'Eternel le Roi de Jacob , & les Idoles des Nations , c'est que ces dernières ne pouvoient prédire les choses à venir , prochaines ou éloignées , au lieu que le Dieu d'Israël l'a voit fait , & le faisoit toujours , quand il le trouvoit bon ?* &c.

Pour decider du vrai sens de ces Passages, on ne peut se dispenser de rapporter tout le Chapitre , dont ils font partie. Le voici traduit sur l'Hébreu sans points,

„ 1. Isles , formez en secret des machinations contre moi , & que les Nations s'attendent d'une nouvelle force : Qu'elles s'avancent alors , qu'elles raisonnent ensemble , nous entrerons en jugement.

„ 2. Celui qui réveille avant le lever du Soleil , le Peuple qui doit exercer sa justice , le fera venir se prosterner à ses pieds : Il lui assujettira les autres Peuples , & le fera dominer sur leurs Rois. Il les dissipera par son Epee , come de la poussiere , par son

„ Arc

„ Arc come de la paille , qui est emportée  
 „ par le vent. 3. Il les poursuivra. Le Voïa-  
 „ geur passera paisiblement où il n'osoit pas  
 „ mettre les pieds.

„ 4. Qui est-ce qui aura agi , & qui aura  
 „ opéré , en faisant rapeller ces Familles de  
 „ la part de leur Chef ? Moi l'Eternel qui suis  
 „ le premier , oui moi-même qui serai avec  
 „ ces derniers. 5. Ils auront regardé les Isles,  
 „ lors qu'elles trembloient : Ils auront été  
 „ éfraïez aux extrémités de la terre : Ils se  
 „ seront rapprochez du Tiran , & seront allez  
 „ à lui. 6. Ils se seront aidez l'un l'autre , &  
 „ chacun d'eux aura dit à son Frère : Pre-  
 „ nez courage ? 7. Le Fondeur aura encou-  
 „ ragé l'Orfèvre , & le Polisseur celui qui fra-  
 „ poit avec le Marteau sur l'Enclume , en  
 „ disant : Celà est bon à fonder , de sorte  
 „ qu'ils l'auront atachée , leur Idole , avec  
 „ des cloux , afin qu'elle ne branl : point.

„ 8. Mais toi Israël mon Serviteur , Jacob  
 „ que j'ai élu , Postérité d'Abraham mon  
 „ Ami ; 9. Puis que je t'ai pris aux extrémi-  
 „ tés de la Terre , que je t'ai apellé d'entre  
 „ ceux qui y avoient été mis en réserve  
 „ pour moi , & que je t'ai dit : Pour toi , sois  
 „ mon Serviteur ; je t'ai choisi & je ne t'ai  
 „ point rejetté. 10. Ne crain point , parce  
 „ que je suis avec toi : Ne te détourne point  
 „ de moi , parce que je suis ton Dieu. Je  
 „ t'ai

„ t'ai fortifié; je t'ai même secouru; je t'ai  
 „ même soutenu par ma droite pleine de  
 „ justice. 11. Tous tes ardens Persécuteurs  
 „ vont être confus & couverts de honte:  
 „ Ils seront come le néant; car tes Adver-  
 „ saires périront. 12. Tu les chercheras,  
 „ tes Adversaires, & tu ne les trouveras  
 „ point: Ceux qui te faisoient la guerre se-  
 „ ront come rien, ouï come le néant.  
 „ 13. Parce que je fortifierai ta droite, moi  
 „ l'Eternel ton Dieu qui te dis: Ne crain  
 „ point; je t'ai secouru moi-même. 14. Ne  
 „ crain point, ô Vermisseau de Jacob, ceux  
 „ d'Israël qui vont mourir. *C'est moi qui t'ai*  
 „ *secourû, dit l'Eternel; car le Saint d'Israël*  
 „ *est ton Rédempteur.* 15. Tu verras que  
 „ je t'aurai rendu semblable à une herse  
 „ neuve, qui a de fortes dents pointuës.  
 „ Tu fouleras les Montagnes & les briseras,  
 „ & tu réduiras en poudre les Colines.  
 „ 16. Tu vas les vanter: Aussi-tôt le vent  
 „ les emportera, & une tempête les dissipe-  
 „ ra, pendant que tu sauteras de joie en  
 „ l'Eternel, & que tu te glorifieras dans le  
 „ Saint d'Israël.  
 „ 17. Les Affigez & les indigens cher-  
 „ chent de l'eau, & *ils n'en trouvent point* :  
 „ Leur langue est brûlée par les ardeurs de  
 „ la soif. Moi l'Eternel, je vais les exau-  
 „ cer: *Moi qui suis le Dieu d'Israël, je ne les*  
 „ *aban-*

5) abandonerai point. 18. Je ferai sortir des  
 „ Fleuves dans les Lieux élevez , & des  
 „ Sources au milieu des Vallées : Je chan-  
 „ gerai le Désert en Lac , & la Terre al-  
 „ térée en des Eaux courantes. 19. Je ferai  
 „ naître dans le Désert, le Cèdre , le Pin,  
 „ le Mirthe & l'Olivier : Je ferai croître en-  
 „ semble dans la Solitude , le Sapin , l'Orme  
 „ & le Bouïs. 20. Afin que tous les Homes  
 „ voient , remarquent , reconnoissent & de-  
 „ meurent convaincus , que c'est la main de  
 „ l'Eternel qui a fait cela , & que le Saint  
 „ d'Israël en est l'Auteur.  
 „ 21. Approchez - vous , pour *défendre*  
 „ vôtre Cause , dira l'Eternel *aux Idolatres* :  
 „ Produisez vos Simu'acres les plus acrédi-  
 „ tez , dira le Roi de Jacob. 22. Qu'ils s'a-  
 „ vancent , & qu'ils nous prédissent les cho-  
 „ ses qui doivent arriver. Les premières  
 „ quelles seront elles ? Anoncez *les* , & nous  
 „ apliquerons nôtre Esprit , pour reconnoître  
 „ leur acomplissement a souhait : Faites  
 „ nous comprendre celles qui viendront en-  
 „ suite : Découvrez nous les Evénemens  
 „ de la fin , & nous reconnoîtrons que vous  
 „ êtes des Dieux. Faites aussi du bien ou  
 „ du mal , en sorte que nous en soïons éton-  
 „ nez , & que nous *le* considérons tous.  
 „ 24. Mais vous êtes *des Dieux* de néant , &  
 „ vôtre ouvrage *est* de rien. Celui qui vous  
 „ choisit est digne d'exécration.

„ 25. Ai je réveillé mon Peuple du Septentrion ? Lors qu'il sera revenu de son Assoupissement, il invoquera mon Nom avant le lever du Soleil, quoi qu'il soit allé vers des Prélats semblables à de la bouë : Aussi les foulera-t-il come le Potier foule l'argile.

„ 26. Qui d'entre vous a fait des Prédiction dès le comencement ; afin que nous en reconnoissions la vérité, ou à l'avance ; afin que nous disions : Rien de plus juste ? Mais aucun de vous n'a rien prédit ; mais aucun de vous n'annonce rien ; mais qui que ce soit ne vous entend rien dire.

„ 27. Je donerai le premier à Sion & à Jérusalem en ce lieu là, en ceux que vous voiez, un Porteur de la bone Nouvelle.

„ 28. Quoique j'aie regardé, je n'ai néanmoins trouvé aucun Home, je veux dire parmi ces Idolâtres là ; car il n'y en a pas un qui raisonne ; bien que je leur aie fait des questions, afin qu'ils me répondissent.

„ 29. Vous voiez qu'ils comettent tous l'iniquité. Leurs hauts faits se réduiront à rien : Leurs Idoles ne sont que du vent & du vuide.

Le premier Verset, est come le précis & l'abrégé de tout ce Chapitre, où nous apprenons ; que les Isles & les Nations ennemies du Seigneur, doivent former des desseins



desseins contre lui, & renouveler leur puissance, avant le jugement dont elles seront acablées; que Dieu aiant réveillé de son assoupissement létargique le Peuple qui doit exécuter ce jugement, & l'aiant fait revenir au pié de son Trône, il lui assujettira les autres Peuples, & le fera dominer sur leurs Rois; que c'est l'Éternel lui même qui fera rapeller ces Hommes des derniers tems, après qu'ils se seront réunis à l'Homme de péché, & qu'ils auront rétabli les faux Cultes 1-8. Dieu exhorte à cette occasion, l'*Israël selon l'Esprit*, c'est-à-dire les vrais Chrétiens, à lui demeurer fidèles, au milieu de cette révolte, à ne point craindre ceux de leurs Frères, qui doivent être punis de mort, à cause de leur apostasie & de leurs fureurs. Il leur promet, qu'il sera lui-même leur Rédempteur, & que semblables à une Herse neuve qui a de fortes dents pointues, ils fouleront & briseront les Montagnes, & réduiront en poudre les Collines; c'est à dire qu'ils changeront la face du Monde, & feront de la Terre entière, le Champ fertile du labourage du Seigneur. 9-16. Il ajoure, que quoi que ces Fidèles persécutés ne trouvent point de Peuple qui soit pour eux come une Eau rafraichissante & salutaire, il ne les abandonera point pour cela; que par la conversion de divers Peuples, il fera sortir come des Fleu

ves dans des Lieux élevez & des Sources au milieu des Valées, & qu'il relèvera les sept divers Etats de la Chrétienté distingués; ce qu'il exprime en disant, qu'il fera renaître dans le Désert, le Cèdre, le Pin, le Myrthe & l'Olivier; qu'il fera croître ensemble dans la Solitude, le Sapin, l'Orme & le Bouis; afin que tous les Homes voient, remarquent, reconnoissent & demeurent convaincus, que c'est la main de l'Eternel qui a fait cela, & que le Saint d'Israël en est l'Auteur. 17-20.

C'est après avoir annoncé cette merveilleuse conversion, & ce glorieux rétablissement, que Dieu s'adressant aux Adorateurs des Idoles, leur dit: *Aprochez vous, pour défendre votre Cause*, & ce qui suit. Que les Lecteurs intelligens & judicieux voient à présent, si l'Auteur des *Pensées libres* n'a pas eu raison de dire, que Dieu insiste sur les Prophéties, come sur un moïen, qui doit enfin confondre tous les Docteurs du mensonge, & ramener à la vérité salutaire les Peuples qui ne la conoissent pas encore.

Le terme à *souhait*, joint à celui d'*acomplissement*, peut-il être regardé come une *Cheville inutile*? Qui est ce qui ne sent pas qu'un *acomplissement à souhait* est un événement qui répond si juste à tous les traits de la Prophétie, qu'on ne peut rien desirer de plus précis?

Dans l'énumération que l'Examineur fait des principaux objets des Prophéties qui ont

déjà été accomplies, devoit-il omettre, les différentes formes de Gouvernement qu'on a vû paroître successivement dans la Monarchie Romaine, l'erection des divers Roïaumes figurez par les dix Cornes de la quatrième Bête dont parle Daniel, la manifestation de l'Homme de péché, l'établissement des diverses Souverainetés dont les sept Cornes de l'Agneau sont le Simbole, &c? A t-t'il raison de dire que *s'il y a d'autres Prophéties qui aient aussi été accomplies, come celles qui regardent le sort de l'Eglise Chrétienne depuis son établissement jusqu'à nos jours, il est certain, & tous les Chrétiens en conviennent, qu'elles ne sont, ni aussi claires dans les termes de la prédiction, ni aussi évidentes dans l'accomplissement, ni aussi importantes en elles mêmes, que celles qui regardoient, ou la Captivité de la Nation Juive & son Retour dans sa Patrie, par la faveur de Cyrus, ou l'Avènement du Messie, ou la Réjection des Juifs, avec la Ruine de Jérusalem, ou la Vocation des Gentils.* Combien de Chrétiens ne conviendront point de ce qu'on suppose là come certain, & come généralement reconu? Est-ce des Prédications qui ont pour objet ces anciens Evénemens, que l'Apôtre Saint Jean dit: *Heureux celui qui lit les paroles de cette Prophétie, & qui y faisant attention, garde les choses qu'elle contient; car le tems est proche?* Apoc. I. 3.

Quand l'Auteur de l'Examen nous dit, que les premières Prédications dont il a parlé, l'emportent à tous égards en traits de Divinité, par dessus les dernières, s'exprime-t-il avec une précision digne de la grande justesse? D'où pourroit venir cette différence entre des Prédications qui ont toutes également Dieu pour Auteur? Sa Divinité s'étoit elle épuisée à l'égard de celles-là, en sorte qu'il lui fut impossible de former autant de traits divins dans celles-ci, & de les rendre aussi propres à produire la même conviction dans l'esprit, en si grand nombre qu'elles puissent être?

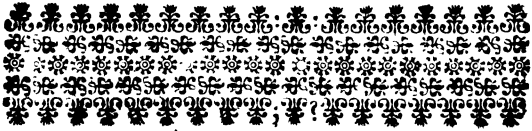
Pour celles qui n'ont pas encore eu leur accomplissement, on en doit beaucoup moins espérer, dit-on, quelque prochain qu'on le suppose. C'est cependant celles-ci, come on le remarque & sur tout celles qui regardent les derniers tems, auxquels nous sommes parvenus, que l'Auteur des Pensées libres a principalement en vuë. Si elles ont aussi peu de force & d'effet qu'on leur en attribue, comment arrive-t'il que le Système de cet Auteur comence à prendre la vogue? Car on nous donne cela pour un fait certain, dans la seconde page de l'Examen.

Je suis &c.

Le 21. Juin 1748.

PHILOGRAPHE.

PAR-



## PARTICULARITEZ

*Sur DESPREAUX, & sur ses Ouvrages\*.*

MONSIEUR,

**V**ous voulés que je continue à vous entretenir du célèbre *Despréaux* & de ses Poësies. Un Auteur aussi illustre mérite assurément qu'on s'occupe de lui, long-tems même après sa mort. Ses Vers admirés pendant sa vie, le sont encore aujourd'hui. Nous remarquames cependant en dernier lieu, après un Anonyme, que ses Satires sont un peu tombées, & j'essaierai d'en donner la raison. Dès qu'elles parurent, malgré leur beauté, elles furent fort critiquées. La chose ne pouvoit pas aller autrement. Elles ataquoient plusieurs Auteurs, qui songèrent à se défendre, & qui bien ou mal, ataquèrent aussi à leur tour.

On peut même indiquer quelques bones Critiques des Satires de *Despréaux*, qui n'ont pas été dictées par la vengeance. Vous vous

B 3

sou-

\* Voiez le Journ. Helv. du Mois précédent, p. 548.

souvenés sans doute , que Mr. de MURALT, Gentilhomme Suisse , a ataqué fort vivement la VI. qui décrit les *Embaras de Paris* : C'est dans les *Lettres sur les François & les Anglois* , imprimées en 1725. Quand je dis que cette Critique de Mr. de Muralt n'a point été dictée par la vengeance , cela peut avoir besoin d'une petite explication. Il est vrai que le Voïageur Suisse n'avoit rien eu à démêler personnellement avec le Poète François ; mais je ne voudrois pas répondre qu'il ne soit entré là dedans un peu de querelle nationale : Les Parisiens ont très mauvaise opinion de l'Esprit des Suisses , & il leur échape bien des railleries là dessus , sur tout sur le Théâtre ; Selon eux , un Suisse est un Animal qui a à peine la faculté de penser. Si vous relisez les *Lettres de Mr. de Muralt* , vous conviendrés que la manière dont cette Critique est amenée dans la Relation de son Voïage , justifie tout a fait ma conjecture.

Quoi qu'il en soit , la Critique du Suisse est fort ingénieuse , & fait dans son Livre un contraste des plus frapans. Il n'y a guères de Lecteurs , qui ne le rendent à ses raisons , parce qu'il ramène tout aux Règles du Bon-sens , dont *Despréaux* faisoit profession de ne s'éloigner jamais , ce qui l'avoit fait appeler le *le Poète de la Raison*. En gros Mr. de Muralt préteud , que dans cette Satire , le Poète n'a  
pas

pas entendu sa matière, & qu'il devoit s'en prendre au Luxe de cette Capitale, & non pas au bruit qu'y font les Ouvriers, les Cloches & les Animaux, qui selon lui, ne sont pas des sujets de Satire. Ensuite le Critique fait voir que *Despréaux* a même mal executé son Plan, & qu'il n'y a qu'à examiner ses Vers en détail, pour se convaincre qu'ils péchent presque continuellement contre le Bon-sens.

Les Apologiftes de *Despréaux* ne l'ont pas laissé fans défense. Si le Poëte, ont ils dit, avoit voulu parler des causes de l'embaras qui se trouve dans une grande Ville, le Luxe y auroit pû entrer, parce qu'il occasionne quelquefois la foule & le tumulte. Mais il ne s'agissoit que d'exhaler sa mauvaise humeur sur les incomodités qu'il trouvoit à *Paris*, & dont il n'avoit pas les moïens de se garantir, par un Equipage, & par une Maison éloignée du bruit. Il n'y a guères d'honête Home dans le même cas, qui ne souhaite au moins une fois le jour, de se voir hors de cette grande Ville. Pour le détail de la Critique de Mr. de *Mural*, on y a fait cette Réponse générale, que le Bon-sens sévère d'un Critique qui n'est pas Poëte, ne jugera jamais bien de ces sortes de Pièces. Je me trouvai un jour chez l'Abé *Fraguier* à *Paris*, qui excelloit sur tout dans la Poësie Latine, qui fit

valoir cette Règle, Il nous dit rondement, que le Critique Suisse s'étoit mêlé de juger de choses qu'il n'entendoit pas; que le célèbre Mr. *Le Clerc* de Hollande, pour qui il marquoit d'ailleurs une grande estime, avoit fait la même faute; que dans son *Parbafiana*, il avoit dit contre les Poètes des choses qui paroissent d'abord fort judicieuses, mais dont la plupart ne sont pas justes, parce qu'il n'entendoit pas le métier. Le Bon-sens seul, sans goût pour la Poësie, nous dit il, sera toujours un Juge incompetent. Mr. *Le Clerc* a fait come un Home, qui n'auroit point d'oreille, & qui s'avileroit de prononcer sur la Musique. Après tout la Critique de Mr. *de Muralt* est fort ingénieuse, & en général ses Lettres marquent beaucoup de goût, & je conois de bons juges qui les préfèrent hautement à celles que l'Abé le *Blanc* a donné depuis peu sur le même sujet.

*Boursaut* long-tems auparavant avoit écrit contre *Despréaux*. Il avoit été ataqué dans la V. Satire, & son nom y parût dans les premières Editions. Pour s'en venger, il fit une Comédie contre *Despréaux* intitulée. *La Satire des Satires*, & cette Pièce devoit être jouée par les Comédiens de l'Hotel de Bourgogne. Mais *Despréaux* obtint un Arrêt du Parlement, qui leur défendit de la représenter. Un Journaliste a blâmé *Despréaux*  
d'a-



d'avoir eu recours au Magistrat, pour se garantir des traits de *Boursaut*. Ce *Satirique*, dit-il, n'a-t il pas fait attention, que par une telle démarche il jouïoit le rôle de ces foibles Esprits, qui blâmant tout, ne peuvent se voir censurés ? \*

Cette Réflexion frappe d'abord ; cependant je vous avoüe, *Monsieur*, que je ne la crois pas tout à fait juste. Si *Boursaut* s'en fut tenu à publier une autre Satire contre *Despréaux* c'étoit combattre à Armes égales, & si *Despréaux* avoit travaillé, à la faire supprimer par l'Autorité du Bras séculier, cela n'eût pas été de bone guerre. Mais d'être joué sur le Théâtre, le cas est fort différent. Il y a toujours quelque chose à perdre à être ainsi échafaudé. Il me semble que je puis bien me servir de cette expression, quoi qu'elle ait été condamnée dans le *Journal des Savans*. C'est dans l'Extrait-d'une Dissertation de Mr. *Barbeirac*, où il examine *S'il est permis aux Prédicateurs d'échafauder en Chaire le Magistrat*. Ce mot ne leur a pas paru François ; mais une expression qui n'a pas paru assez exacte, pour être admise dans le *Journal de Paris*, peut bien passer dans celui de Suisse.

Pour revenir à *Boursaut*, il se racomoda avec *Despréaux* & finit cette quèrelle en allant Home. Nôtre Poète étant allé aux Eaux de *Bourbon* en 1685. *Boursaut* qui avoit un Emploi fort lucratif dans le voisinage, l'alla voir,

\* Europe Savante Mars & Avril 1718.

voir, lui offrit sa bourse & ses services, & voulut même le régaler. Dès lors ils furent Amis, & le nom de *Boursaut* ne parût plus dans la Satire. Je ne doute pas, *Monsieur*, que vous ne trouviés que cette démarche généreuse lui done beaucoup d'avantage sur son Adversaire.

On n'en peut pas dire autant du pauvre *Abé Cotin*. Tous ses efforts contre l'Auteur satirique qui le couloit à fond, furent des efforts impuissans. Il essaïa bien d'oposer Satire à Satire. Mais la sienne étoit foible & n'avoit aucun cours. Cependant le Cuisinier *Mignot*, qui avoit aussi été maltraité par *Despréaux* servit de second à l'Abé, & s'avisa d'un plaisant expédient, pour répandre sa Satire. Il étoit en réputation de faire d'excellens Biscuits. Quand on en venoit acheter, il les envelopoit dans la Satire qu'avoit composé *Cotin*, associant ainsi les talens à ceux de l'Abé, & faisant Cause comune avec lui. Voilà coment ce Cuisinier crût se vanger de *Despréaux*, qui l'avoit placé fort désagréablement dans la description d'un mauvais Repas, dans une de ses Satires. On trouve cette circonstance curieuse dans une Note du Comentateur de *Boileau*, qui ajoute que cela tourna fort bien pour *Mignot*, que la Satire de *Despréaux*, loin de l'avoir décrié, le rendit célèbre, que depuis ce tems là tout le

mon-

monde venoit manger chez lui, & qu'il fit la fortune par là.

Pour mettre aussi quelque chose du mien, je vai placer ici un petit tour joüe à des Religieux fort semblable à l'expédient de *Mignot*, pour faire conoitre la Satire de *Cotin*. Vous savez, *Monsieur*, que nos Biscuits de *Genève* ont aussi quelque réputation. Ils sont fort recherchés de tout nôtre voisinage : Les Religieux même les plus austères, qui sont un peu à portée de nôtre Ville, en font acheter pour leurs Malades. Il y a quelques Années que celui qui y réussissoit le mieux en envoia à des Capucins de Savoïe. C'étoit un zélé Protestant, Réfugié François, qui ne manquoit jamais quand ils devoient aller en Pais Catholique, de les enveloper dans quelques Feuilles de Controverse, dont il s'étoit pourvû à ce dessein. Le paquet pour les Capucins eut une enveloppe choisie. C'étoit une portion d'un Ouvrage du Ministre *Du Moulin*, intitulé *Le Capucin*, où l'Ordre Séraphique de *St. François* n'est pas épargné. Quand on reçût les Biscuits dans le Couvent, plusieurs Pères qui se trouvèrent ensemble, eurent la curiosité de lire la Feuille. L'un d'eux en fit la lecture tout haut. Il y trouva que ces Pères se donent des noms qui ne sentent point l'humilité dont ils devoient faire profession, qu'ils vont les emprunter de la Hiérarchie Céleste,

qu'on

qu'on trouve fréquemment chez eux un Père Séraphin, un Père Chérubin, un Père Ange, & même Archange, qu'à ces noms qui sentent l'Orgueil Monacal, on doit les reconnoître pour les Enfants de leur Père Seraphique Saint François. Ces trois ou quatre noms pompeux se trouvèrent être dans le petit Cercle de Capucins assistans. Aussi le Lecteur prit un petit ton ironique en lisant ce trait de *Du Moulin*, & ne manquoit pas de regarder chacun des intéressés, à mesure qu'il faisoit ronfler son Nom. Un Genevois qui avoit des liaisons dans ce Couvent, fût témoin de cette petite Scène. Après que les bons Pères eurent un peu ri de la Paquinade, mais d'un ris assez forcé, l'un d'eux prit son sérieux, pour faire une espèce de reproche au Genevois sur l'insulte qu'ils venoient d'essuier. Il n'eût pas de peine à leur répondre. Il leur fit voir, qu'outre qu'il n'avoit, aucune part à cette petite malice, supposé qu'il y eut du dessein, & que ce ne fût pas un hazard tout pur, ils pouvoient voir le peu de cas que nous faisons de ces Anciens Livres de Controverse, qu'il y avoit long-tems que nous les avons envoiés à l'Espicier.

Cette petite imitation de la ruse de *Mignot* m'a un peu écarté de nôtre sujet. J'y reviens, sans pourtant vous promettre, de n'en plus sortir quand l'occasion s'en présentera. Il s'agit

s'agit de vous ramasser les traits les plus propres à caractériser *Despréaux* : C'est ce que vous avés exigé de moi.

Si je voulois reprendre les choses de fort haut , come certains Historiens qui ont écrit la Vie des Homes illustres , je devrois avertir que l'endroit où il nâquit mérite déjà quelque attention , & semble un présage du rôle qu'il devoit jouer dans la République des Lettres. On a remarqué , come une chose singuliere , qu'il nâquit dans la même Chambre où la *Satire Ménipée* , conüe sous le nom de *Catholicon d'Espagne* fût composée ; *Jaques Gillot* , Chanoine de la Sainte Chapelle , qui en étoit un des principaux Auteurs , aiant habité la Maison où *Despréaux* nâquit. Ceux qui ont fait cette Remarque semblent nous insinuer , que l'air de cette Chambre étoit contagieux , & que *Despréaux* , pour l'avoir respiré dès sa tendre enfance , s'est trouvé animé du même esprit , que ceux qui avoient composé cette ancienne Satire , qui fit tant de bruit en son tems. Si l'on avoit voulu faire l'Horoscope de *Despréaux* dans le goût d'autrefois , il n'y avoit qu'à le dresser de cette manière. La Chambre où il est né a enfanté , du tems de la Ligue , la plus fameuse de toutes les Satires : Donc l'Enfant qui

qui y vient de naître fera un jour un des plus fameux Satiriques de l'Europe. La Conséquence ne vous paroitra pas trop juste, mais les Astrologues ne le piquoient pas d'être meilleurs Logiciens : Il suffit que l'événement auroit justifié cette Prédiction. Celui qui auroit eu le bonheur de rencontrer si juste, auroit passé pour le plus grand Devin de l'Europe.

Le Père de *Despréaux* ne réussit pas si bien en pronostic, long-tems après sa naissance. Ce bon Home parcourant quelquefois les différens Caractères de ses Enfans, & surpris de l'extrême douceur & de la simplicité même qu'il croïoit remarquer en celui-ci, a dit plus d'une fois par oposition aux autres, *Pour Giles, c'est un bon Garçon, qui ne dira jamais du mal de personne.* On a peine aujourd'hui à s'empêcher de rire, en attendant une semblable Prédiction.

Pour nous qui travaillons sur le personnage après la mort, il ne nous est pas difficile de le mieux caractériser. On a beaucoup écrit pour nous le bien faire conoitre. En vôtre faveur, je vai ramasser quelques traits qui pourront encore aider à ce dessein.

Le premier qui a déjà été relevé par son Comentateur, mais que j'ai quelque raison de ne pas omettre, c'est que *Despréaux* n'aimoit point à être repris. Il savoit très mauvais

vais gré à ceux qui lui faisoient remarquer quelque défaut dans ses Ouvrages ; bien plus, il ne manquoit pas, tôt ou tard, de les en faire repentir.

Madame de la Sablière, qui en savoit plus que lui en Astronomie, l'avoit averti d'un *qui pro quo* qu'il avoit fait dans son Epitre V.

*Qu'un Astrolabe en main, un autre aille chercher  
Si le Soleil est fixe, ou tourne sur son axe.*

L'Astrolabe n'est pas un Instrument propre à faire ces sortes d'Observations. Elle remarqua encore une autre faute dans ces Vers, c'est que le Poète a crû proposer deux Systèmes différens sur le Soleil quand il dit, *Si le Soleil est fixe, ou tourne sur son axe.* Cependant les plus petits Ecoliers en Astronomie, savent que dans le Système moderne, le Soleil est fixe, & ne laisse pas de tourner sur son Axe. Cet Astre peut tourner sur lui même, sans abandonner le Centre du Tourbillon. *Des-préaux*, au lieu de convenir de bonne foi qu'il s'étoit trompé, ne chercha que l'occasion de se venger. Il la trouva dans sa *Satire contre les Femmes*, où il ne manqua pas de tourner en ridicule, cette Dame, trop savante pour lui.

*Bon, c'est cette Savante,  
Qu'estime Roberval, & que Sauveur fréquente!  
D'où*

*D'où vient qu'elle a l'œil trouble, & le teint se terni ?*

*C'est que sur le calcul, dit on, de Cassini, Un Astrolabe en main, elle a dans sa gouttière, A suivre Jupiter passé la nuit entière.*

Ce qu'il y a de singulier, c'est que le Poète, qui s'étoit religieusement abstenu de toute Connoissance Géométrique, & qui se mêloit pourtant d'en raisonner, tombe ici dans une recidive burlesque. Il lui met encore l'Astrolabe en main, aussi mal à propos que la première fois. Il s'agissoit de vérifier les Calculs de *Cassini* sur les Satellistes de Jupiter, & il faut pour cela le Télescope.

Vous rappelez vous, *Monsieur*, une Anecdote *Sur la Marquise de la pluralité des Mondes*, inserée dans quelques Journaux \* ? On nous y apprend que cette Marquise est Madame de la *Mésangère*, Fille de Madame de la *Sablière*. Mr de la *Mésangère* son Epoux étoit un Conseiller de *Roüen*. Ils faisoient l'un & l'autre profession de la Religion Reformée. En voici une preuve, que je placerai ici, parce que je l'ai tirée d'un Livre extrêmement rare. Ce Gentil home faisoit prêcher dans son Château, mais le Roi le lui fit défendre, dans le tems qu'il travailloit de toutes

\* Journ. Helvet. Août 1739 p. 33. Bibliot. Germ. anq. T. L. p. 78.



tes ses forces à ruiner la Religion en France. Je trouve dans mon Auteur un Arrêt du 13. Juillet 1682. qui porte *Défenses au Sieur de la Mésangère, Conseiller du Parlement de Roïen, de faire faire l'Exercice de la Religion P. R. dans sa Maison de la Mésangère, come n'y faisant pas sa principale demeure.*

Mr. de Fontenelle, né en Normandie, & transplanté a Paris, étant retourné à Roïen, pour une affaire, passa les Vacances d'Automne chez ce Marquis, & c'est là où il composa ses Entretiens. La Dame, qui avoit hérité de l'Esprit de Madame de la Sablière sa Mère, se promenant le soir avec son Hôte, philosophoit sur les Etoiles, & donna lieu à un Ouvrage qui a fait infiniment d'honneur à son Auteur. L'Anonime qui nous a appris ces circonstances y a joint celle ci, c'est que cette Anecdote est demeurée si long tems cachée, parce que Mad. de la Mésangère craignit le sort de sa Mère, qui s'étoit mal trouvée d'être allée voir les Etoiles avec Mrs. *Robertval & Sauvœur*, deux célèbres Mathématiciens. *Despréaux* avoit lancé contr'elle des traits málins. La jeune Marquise en craignoit autant, si elle avoit été conüe pour cette assidue Contemplatrice des Astres avec le galant Mr. de Fontenelle.

On doit favoir gré à l'Anonime d'avoir régalé le Public de cette Anecdote, qui est

assûrément curieuse. Cependant elle a besoins d'un petit Eclaircissement, que je prens occasion de placer ici, avec d'autant plus de confiance, que je le tiens d'un Home qui est allé à la Source. Il est très vrai que ces fameux Entretiens furent composés chez Mad. de la *Mésangère*, sur quelques Conversations des Promenades du soir. Dès qu'ils furent achevés, l'Auteur les lût à la Dame, & à quelques autres personnes qui se trouvèrent au Château. On ne pût pas s'empêcher de reconoitre la Maitresse de la Maison, au Portrait que Mr. de *Fontenelle* fait de sa Marquise dès l'entrée, & il avoit bien eu intention de la désigner d'une manière à ne s'y pas méprendre. La Dame lui lût gré de cette Galanterie; elle fut d'abord agréablement flatée de se voir placée d'une manière à lui faire honneur; mais la réflexion vint ensuite. Elle pensa qu'une Dame se comet un peu en voulant passer pour Savante, & que cela peut lui donner du ridicule. Elle exigea de Mr. de *Fontenelle* de supprimer tous les traits trop marqués qui auroient pû la faire reconoitre. D'abord il avoit fait sa Marquise brune, come elle l'étoit effectivement, il eut ordre de la faire blonde, & c'est ainsi qu'elle a parû des qu'elle a été produite en Public. Pour plus grande sureté, ce déguisement ne lui paroissant pas encore suffisant, elle voulut pour donner

ner encore mieux le change, qu'il déclarât que la Marquise étoit un personnage imaginaire, & que ce seroit perdre son tems que d'y chercher un Original. Voilà des traits de la modestie de la Dame, qui doivent lui faire honneur. Peut être aussi que dans le fond, n'ayant pas eu autant de part à cet Ouvrage que l'Anonyme lui en attribue, elle a crû devoir en laisser toute la gloire à son véritable Auteur. Tenons lui compte de cet Esprit d'équité.

*Despréaux*, pour revenir à lui, vouloit primer en tout; autre défaut qu'on a bien de la peine à lui passer. Ce desir d'avoir de la supériorité sur les autres paroïssoit jusques dans les plus petites choses, dans des minucies peu propres à lui faire honneur. Pour bien conoitre ces Homes illustres qui ont fait du bruit dans le monde, il faut les observer, quand ils sont en particulier, & come l'on dit, en deshabilité. Autre Règle fort commune, mais qui est aussi d'un grand usage, c'est de voir leur contenance au Jeu, sur tout quand ils jouent avec des gens qui ne les gênent point. Alors on les a dans tout leur naturel.

*Despréaux* ne gaignoit pas à être regardé dans ce point de vue. Croiriez vous, *Monsieur*, que cet illustre Poëte, qui s'étoit fait une si grande réputation par ses beaux Vers,

eût encore aspiré à la gloire de passer pour un excellent Joueur de Quilles? Cependant rien n'est plus certain : Voici un petit détail qui va vous le prouver, & que je tiens de bon lieu. Il menoit quelquefois ses Amis à la Maison d'*Autueil* près de *Paris*. Là, suivant que le tems le permettoit, on se divertissoit à diferens Jeux d'adresse. Celui des Quilles plaïsoit plus que les autres à nôtre Poëte. Il se piquoit d'y exceller : Pour cela il s'y exerçoit en particulier, afin de pouvoir ensuite l'emporter sur ses Concurrents. Vous serés surpris de ce genre d'ambition, car l'intérêt n'y entroït pour rien. On ne jouïoit que des bagatelles. *Malherbe* comparoit un habile Poëte à un bon Joueur de Quilles; peut être qu'à cause de l'Analogie entre ces deux Métiers, *Despréaux* vouloit tenir le premier rang dans l'un & dans l'autre. Come il excelloit à aranger des Vers, il vouloit de même éfacer les autres par son adresse à déranger les Quilles. Mais il en étoit de même de tous les autres Jeux. Il avoit aussi à *Autueil* un Billard, & il faloit encore que tout pliat devant lui. S'il perdoit une seule partie, c'étoit une mauvaise humeur, qui le rendoit insupportable à tous les Conviés. Ils convinrent entr'eux à la fin de le laisser toujourns gagner, & ils lui abandonérent, de concert, cette victoire qu'il ambitionoit si fort.

Quand

Quand on s'avisoit de le railler, il mon-  
troit la même foiblesse, que quand on lui  
disputoit la partie aux Quilles ou au Billard.  
Avec tout son Esprit, il n'entendoit point  
du tout raillerie, lui qui se donoit si souvent  
le plaisir mâlin de tourner en ridicule le Pro-  
chain. Vous savés, *Monsieur*, coment il a  
raillé ces pauvres Auteurs dont les Ouvrages  
vont chez l'Epicier. Vous n'avez pas oublié  
ce trait de la Satire III,

*Je suis fourni de Poivre, & j'ai tout Pelletier ;  
Roule dans mon Ofice en Cornets de papier.*

Il dit encore dans la première Epitre au Roi,  
qu'il est facheux pour un Ecrivain.

*D'habiller chez Francœur le Sucre & la Canelle.*

*Francœur*, nous dit son Comentateur, étoit  
un fameux Epicier, qui fournissoit la Mai-  
son du Roi.

*Racine*, *Dassier* & quelques autres Amis  
de nôtre Poëte firent partie un jour pendant  
le Carême, pour souper ensemble. Le fruit  
devoit être des Figues, des Raisins secs, &  
de ce qu'on apelle ordinairement les *quatre  
Mendiens*. Un de ces Messieurs, pour s'é-  
gaier un peu, avoit aporté un méchant Exem-  
plaire, de *Satires de Despréaux* qu'on devoit

facrifier au divertissement de la Compagnie. Nôtre Poète arriva le dernier au Rendez-vous. En l'atendant, on s'amusa à faire huit ou dix Cornets de ses Satires, & à les remplir de Fruits secs. Ils furent rangez fort artistement dans un Plat, tous les pointes au centre, enforte que ces Cornets faisoient l'effet des raïons d'un Cercle. On fut de fort bone humeur pendant le repas, & *Despréaux* pour le moins autant qu'aucun autre. Quand il vit paroître le Dessert dans des Cornets imprimés, il affecta une fausse pitié pour le miserable Auteur qui avoit été envoïé à l'Epicier. *Voions donc*, dit il, *qui est ce pauvre Ecrivain condamné à enveloper aujourd'hui nôtre Fruit.* Il ouvrit avec empressement un de ces Cornets. Quelle fut sa surprise d'y voir son nom ainsi profané! Il en perdit la parole. Il lui devoit être aisé d'en rire le premier, & c'est ce qu'on auroit dû naturellement attendre de lui. Cependant il ne revint point de ce coup-là; & il traita cet attentat de Crime de Lèze-Majesté Poétique.

Vous me demanderez sans doute, *Mon-sieur*, si l'on peut faire fond sur ces petites Anecdotes, & d'où je les tiens. Il est juste de vous édifier là dessus. Mon Auteur est le célèbre Traducteur *Pierre Coste*. Il alla à Paris en 1711. Il vit très souvent quelques Amis de *Despréaux*, qui étoit mort depuis peu,

si je ne me trompe. Ils le regalèrent de tous ces petits traits en lui caractérisant le Défunt. Il repassa en *Angleterre*, quelques Années après, où je le vis, & j'appris de lui ces particularités.

En 1740. on fit à *Paris* une nouvelle Edition des Oeuvres de *Despréaux* avec des Eclaircissemens. On y trouve beaucoup de traits hardis & singuliers du Poète, lors qu'il étoit dans une Conversation libre avec ses Amis. Il parloit fort librement des Auteurs & de leurs Ouvrages, même avec de grands Seigneurs. L'Editeur lui fait un mérite de cette Critique franche & courageuse; mais il ne dit pas qu'elle alloit quelquefois jusqu'à l'étourderie. En voici un exemple.

Le Roi *Louis XIV.* se bottant pour aller à la Chasse, demanda à *Despréaux* en présence de plusieurs Seigneurs, quels Auteurs avoient le mieux réussi pour la Comédie. *Je n'en conois qu'un*, reprit le Satirique, c'est *Molière*. Tous les autres n'ont fait proprement que des Farces, témoin ces vilaines farces de *Scaron*. *Madame de Maintenon* étoit alors au plus haut point de la faveur. Tous les Courtisans baissèrent les yeux, & *Despréaux* fût le dernier à s'apercevoir de son incartade.

Un autre trait de la franchise du Poète, c'est la manière dont le même Editeur nous apprend que ce sévère Critique apostropha un

jour Thomas Corneille. *Ah! pauvre Thomas,* s'écria-t-il, *tes Vers comparés avec ceux de ton Frère aîné, font bien voir que tu n'es qu'un Cadet de Normandie*

Je suis tenté de placer ici une petite équivoque que je fis un jour sur ce même *Thomas Corneille*. Elle pourra vous divertir un moment: Me trouvant à *Paris*, il y a plusieurs années, je voulus voir la Foire de St. Germain. Je m'arrêtai devant la Boutique d'un Imagier. Parmi plusieurs Portraits d'Hommes illustres j'aperçus celui de *Corneille*. Je ne voulus pas le manquer. J'y en joignis quelques autres, & je m'en allai fort content de mon emplette. Je ne pensois qu'au grand *Corneille*, quand je la fis, & j'oubliai tout à fait qu'il eût un Frère Auteur. Le lendemain matin je m'amusai à regarder mes Estampes, & à lire des Vers que le Graveur avoit placés au dessous de chaque Portrait. Voici ceux que je trouvai au dessous du Buste de *Corneille* :

*Voiant ce Portrait de Corneille,  
Gardés vous de crier merveille;  
Et dans vos transports n'allés pas  
Prendre ici Pierre pour Thomas.*

Il a voulu dire, *N'allés pas prendre Thomas pour Pierre.*

C'est



C'est précisément ce que je venois de faire. Il me sembloit que ce Quatrain avoit été fait pour se moquer de ma méprise. Ces Vers Satiriques, qui étoient du Caustique *Gacorn*, ont été éfacés dans la suite. Mr. de *Fontenelle*, Neveu de *Corneille* s'en plaignit, & on en lit aujourd'hui d'autres sous le Portrait, qui sont un peu plus honorables.

Vous ne manquerez pas de dire, *Monsieur*, que je ne sai point me tenir à mon sujet, que je m'en écarte toujours, & vous aurés raison. Il s'agissoit de peindre le fameux *Despréaux* & je vous entretiens du Portrait de *Corneille*. Je reconois ma faute, & pour la réparer, voici en racourci ce que vous m'avez demandé, & le résultat de ma Lettre.

*Despréaux* a été un Poète du premier ordre, dont les Vers ont été généralement admirés. Il a jouï d'une grande reputation, qu'il auroit peut être mieux méritée, s'il s'en fût crû moins digne. Pour peu qu'on étudie son caractère, on voit qu'il ne brilloit pas autant par les Sentimens du Cœur que par l'élévation de son Génie. Il eût les principales qualités qui font estimer un Auteur, presque aucune de celles qui le font aimer. Il avoit l'Esprit chagrin, mordant, & n'étoit pas d'une humeur assez liante. Je suis &c.



## AUX EDITEURS,

*Sur les Vapeurs.*

**J**E ne fais si nos Anciens Suisses conoif-  
 soient ni le nom ni la réalité des *Vapeurs*.  
 Leur vie guerrière & laborieuse ne permet  
 pas de le croire. A parler en général, ils  
 étoient peu faits aux délices de la Table &  
 aux charmes de l'Etude. Ils avoient du re-  
 but pour la vie sédentaire. L'Agriculture,  
 la Chasse, des Jeux de force & d'adresse  
 faisoient, après leurs devoirs, leurs ocu-  
 pations & leurs plaisirs. Ils ne conoissoient  
 presque rien de tout ce qui amollit la  
 vigueur & le courage. Les Femmes mê-  
 me d'un Etat honorable, prenoient part  
 aux travaux de la Campagne, aussi bien  
 qu'aux soins les plus pénibles de l'Oecono-  
 mie; & come elles étoient plus saine & plus  
 robustes, les Enfans qu'elles mettoient au  
 Monde, & qu'elles nourrissoient de leur  
 propre lait, ne pouvoient que s'en ressentir.

Nos Viellards ont vû la fin des anciennes  
 Mœurs & le comencement des maux que  
 les nouvelles mœurs ont produit: Mais il  
 seroit

seroit inutile de s'en plaindre, puisque nous nous plaindrions de nôtre propre foiblesse. Il est même peu probable, que les reproches qu'un petit nombre de gens sensés se feroient, de n'avoir pas résisté au Torrent, influassent beaucoup sur le gros de la Nation. D'ailleurs on peut dire qu'à cet égard, nous avons eu le sort de presque tous les Peuples civilisés de l'Europe; & peut être, les inconvéniens qui en résultent se trouvent balancés par un accroissement de lumieres, d'industrie, de goût, & de politesse, qui répandent sur la Société des avantages très estimables.

Quoi qu'il en soit, on ne peut disconvenir qu'une Manière de vivre, à divers égards trop éloignée de la Nature, n'ait rendu plus fréquentes les infirmités dont on se plaint aujourd'hui. Mais sans prétendre qu'elles aient toutes la même cause, contentons nous de mettre à portée de tout le Monde les secours qu'un Home célèbre donoit aux *Vapeurs*. C'est le célèbre Mr. REDI, premier Médecin de COSME III. Grand Duc de *Toscane*.

Le caractère dominant de ce mal, étant l'inquiétude & la crainte; la Lettre que je publie m'a parû très propre à la dissiper. Elle est jouée dans le Stile, & d'une simplicité charmante dans les Conseils. Elle éloi-

éloigne la terreur qu'inspire ordinairement la Faculté, & soulage la Faculté elle même de bien des soins onereux, que de pauvres Malades lui donent inutilement.

Celui qui en dispense les Médecins, étoit lui même un des plus grands Médecins, & un des plus beaux Génies de l'Europe. C'est ce que témoignent asses les distinctions qu'il reçût de divers Princes, de presque toutes les Académies d'Italie, & des Grands Hommes qui fleurissoient de son tems. C'est ce que prouve, en particulier, la déférence qu'eurent pour lui tant de Savans distingués qui lui dédièrent des Ouvrages de Physique, d'Anatomie, de Médecine, de Mathématiques, d'Astronomie, & de belles Lettres.

La Philosophie dans laquelle il porta tant de lumières, ne l'empêcha pas de travailler très efficacement à la perfection de la Langue: Il eut même la Gloire flatteuse d'être fréquemment consulté à cet égard par l'Académie de la *Crusca*, la plus pure & la plus célèbre d'Italie. Il fit de très grands progrès dans la Poësie, & il passe pour le véritable inventeur du Dithyrambe Italien, qu'il rapprocha parfaitement du Dithyrambe Grec, qu'on fait être une Hymne à Bacchus. Son Poëme intitulé *Bacco in Toscana*, est en ce genre, un vrai Chef d'œuvre, de même, que les Notes savantes qui l'accompagnent.

Mal.

Malgré ces succès, Mr. Redi brûla la plus grande partie de ses Vers, pour faire de la Physique expérimentale son affaire la plus sérieuse. C'est sous cette qualité sur tout de Grand Physicien, que la Lettre suivante sera d'un grand poids. Il mourut à Pise le 1. Mars 1698. & fut enterré à *Arezzo*, sa Patrie, avec de très grands honneurs. *Cosme III.* lui fit fraper trois Médailles en grand bronze, & son Oraison funèbre fût solennellement prononcée dans l'Académie de la *Crusca*, par le célèbre *Anton Maria Salvini*. Presque toutes les Académies semèrent de fleurs son Tombeau, & une multitude d' Savans & de beaux Esprits déplorèrent sa perte dans leurs Ouvrages. Il n'y eut qu'une Voix sur ses Mœurs la modestie & sa delicate probité. Ainsi tout concourt à rendre ses Idees aussi estimables que le furent sa Vie, ses Ouvrages & son Caractère.





# LETTRE

*Traduite de l'Italian , du célèbre Francesco REDI  
Gentil-homme d'Arezzo , premier Médecin de  
COSME III. Grand Duc de Toscane , Ar-  
chiconsul de l'Académie de la Crusca , Mem-  
bre de l'Arcadie Aretine , de l'Arcadie de  
Rome , & de l'Académie de Galati de Bo-  
logne &c.*

A Mr. DOMENICO DAVID , à Venise.

**N**E vous étonés pas , *Monsieur* , si vous n'avez pas reçu de mes Lettres la Semaine dernière ; les vôtres maïant trouvé hors de *Florence*. J'étois en Campagne avec la Cour. Je vais à présent y répondre , non en Médecin ; mais en Ami & en Frère.

Je me réjouïs avec vous , que vous soïés toujous Vaporeux , ou , si vous voulés , un brave Hypochondriaque. Comént , *dites vous sans doute* , vous vous réjouissés avec moi ? Oui je m'en réjouis , vous dis-je ; parce que j'ai coutume de le dire , & je le vois tous les jours justifié par l'expérience , que si un Docteur en Medecine devient hypocondre ,  
il

il allonge sa vie & devient vieux come les Chemins. La raison de celà est qu'un Médecin hypocondre fait vivre dans une règle soutenue, & s'abstenir de tout ce fatras de Remèdes que les Médecins ordonnent aux autres, par pure Charlatanerie; mais qu'ils se gardent bien de prendre eux mêmes. Vous me dites à cet égard, que vous en avés pris en abondance, de toute espèce, en toute Saison & pendant long tems. A celà je vous repons : Vous voïés bien, *Monsieur*, que ce n'étoit pas le chemin de la guérison, puis qu'en éfet, vous êtes pis. Vous m'a. voués même, avec ingénuité, que tant de Médicamens ont come déconcerté vos viscères, & ruiné presque vôtre Estomac. Que si tous ces moiens répétés tant de fois n'ont pû vous guérir; pourquoi voules vous les continuer, ou en faire d'autres ? Eh ! bannissés les pour l'amour de Dieu, *Mon cher Seigneur*, défaites vous une bone fois de cette Marote, & laissés les prendre à ceux qui veulent augmenter, leurs tribulations dans cette vie. Je suis mille fois plus mélancolique, que vous ne l'êtes, & d'un tempérament plus foible.

*Maigre come un Harang, & sec come un biscuit,  
Un Carême prenant n'a pas l'air plus détruit \**

Avec

♣ *Son Magro, secco, inaridito, & strutto;*

Avec tout cela, il n'entre pas dans mon Corps, le moindre Remède d'aucune espèce. La première Année que j'exerçai la Médecine, j'appris ce que j'ignorois, & à mes dépens. Je voulus faire le petit Docteur sur moi même, & pour me délivrer de ces pestes d'Hipocondres, j'avaï tant de ridicules Breuvages, que je faillis d'uter pour toujours l'Étoffe que je voulois conserver. Dès lors je n'en pris plus, & je fis très bien. Imités moi, *Seigneur Dominique*, & vous ferés bien vous même. Vous vous loüerés alors de ma pratique & de la vôtre. Vous féconderés les desirs empressés de la Nature, qui ne demande pas mieux, & qui, selon votre propre aveu, est asadie de tant de Remèdes & les abhorre. Vous me mandés que vous êtes résolû à les laisser moisir dans les Vases des Apoticaïres; soïés ferme dans ce dessein, puis qu'en ce cas vous guèrirés sûrement de l'Hipocondre & de toutes les infirmités qui l'accompaignent.

Ici, je vois votre visage embronché, & d'une voix mêlée d'atendrissement & de colère, vous me criés, qu'au lieu de Médecines, je vous ordone au moins quelque doux & agréable Remède, qui vous restaure, sans vous fatiguer, & sans porter le désordre dans vos entrailles. Ne vous fachés pas, je vais vous servir. Faisons la paix, & pour la cimenter



menter solidement, je comence par vous émbraffer de tout mon Cœur, & vous demander mille pardons de mes badinages. Soies sûr, *Monsieur*, que je ne m'égaierois pas ainsi si je n'étois persuadé que vos maux n'ont rien de sérieux, ni qui puisse vous faire mourir; bien plus; que vous êtes certain d'en guérir parfaitement, dès que vous aurés le courage de les mépriser. Plaisantes en vous même, & vous arriverés sûrement à une heureuse vieillesse. Pour preuve de cette grande vérité, je ne veux que ce que je tiens de vous même: C'est que malgré vos longues & facheuses indispositions, vous conservés un raisonnable apétit; vous dormez assez bien & vous cheminés aussi agilement que le feroit un Jeune Homme. Eh! bon Dieu, que voulés vous de plus? Pour moi j'ai coutume de dire, qu'il n'y a pas de plus terrible ennemi du bien, que la fantaisie du mieux. Si même, pendant vôtre Someil, vous sentés quelque-fois cet espèce de poids qui vous tutoque & qui pour quelques instans semble arrêter vôtre respiration\*, ne vous en inquietés point; laissés revenir le ressort; cet accident ne vous tuera point, puisque déjà il ne vous a point tué. Défendés vous avec courage d'une Ima-

D gina-

\* C'est sans doute une sorte d'opression qu'on apelle Cochemar.

gination blessée, qui nourrit en grande partie, cette espèce de Malaise.

Je viens à présent à vous, come Médecin, après vous avoir parlé en Ami; & pour jouër mon rolle avec plus de dignité, je vais revêtir une Robe doctorale qui ne ressemble pas mal à celle des vénérables & barbus Docteurs de *Salamanque* & de *Sorbone*, pour ne pas dire de *Padoüe* & de *Pise*.

Et d'abord, laissant là toute raillerie, je vous assure que la règle de régime que vous commencés d'observer est excellente. Continués à diner modérement & à souper peu; continués l'abstinence des Epiceries, des choses salées & des Vins trop forts; batifés les largement, & ne craignés point de mauvais éfet pour vôtre Estomac. Sachés que l'Estomac digère mieux l'Eau que le Vin. J'en ai cent & cent preuves infaillibles. Mais à quoi bon m'étendre là dessus avec un aussi Savant Homme? Oh! combien, combien de gens que la peur de réfrôidir leur Estomac a tué, ou dérange tous les jours! Come si le pauvre Estomac ne faisoit ses Opérations qu'à force de chaleur, ou n'avoit pas assés de la sienne. Perséverés dans la résolution de ne prendre absolument plus par la bouche de Remèdes évacuans. Si le besoin le demande, tenés vous en aux seuls Clistères, qui n'étoient admirablement l'écurie, sans défoler la cuisine.

Mais

Mais que ce soit s'il vous plait, des Clistères doux & benins, & non pas de cette maudite race de Lavemens que nous autres Medecins prescrivons pour faire la Cour aux Apoticairez, en leur donant le débit d'une infinité d'ingrédiens endiabéls, qui feroient crouer une Tour, plutôt que d'épargner le tissu délicat des Intestins Oh! La belle Oeuvre Seigneur, que font dans nos boïaux ces Décoctions embrouillées, d'une infinité d'Herbes cueillies dans cent Provinces différentes! Ces sacrés amers\*, ces bérêts laxatifs qu'on nomme pompeusement *Diacatolicons*, *Diastrinicons*, *Diatriontonpipereons* \*\*.

*Nomi da fare spiritare i Cani.*

Voulés vous savoir, coment je me les ordonne à moi même, ces Clisteres; come je les conseille & aux Sains & aux Malades? Je ne les veux que d'Eau comune, avec un peu de sucre, sans aucun autre Ingrédient.

*Par des lavemens ainsi faits,  
On s'évacuë en sainte paix.*

D 2

Ils

\* *Ierapikrà.*

\*\* Tous ces mots qui semb'ent inventés pour faire peur, sont composés du Grec *Dià phointkon*. - *Dià triôn tòn pipereon*, & sont usités en Italie dans la Partie de la Medecine qu'on appelle Charlatanerie.

Ils ne causent de trouble que chez les Apôticaires , qui n'ont pas le plaisir de coucher sur leurs Livres , de belles , longues , & étudiée Recettes. Je vous le redis encore , quand vous avés besoin d'évacuer , ne le faites que par la voie des Clistères , qui ne nuisent ni à la Vie , ni à la Santé , quand même vous en prendriés un de trop. En voici la preuve certaine : C'est qu'entre les Moines & les Religieuses , vous verrés des Vieillards & des Vieilles plus que décrépites , qui n'ont fait autre chose pendant cinquante Ans , que de prendre de tels Clistères de deux jours l'un , sans manquer jamais : Cependant ces bones gens ont vécu & vivent encore le plus doucement du Monde.

Continués à prendre le Matin le Bouillon dont vous me parlés ; mais prenés le pur , simple , sans sel , rarement adouci par un peu de sucre , moins encore par des Juleps , compositions Médecinales & de plus très désagréables. Au lieu d'en prendre une demi écuellée , prenés en une grande & bien rare. N'aïés pas peur du Bouillon , vous ne vous y noierés pas ; bûvés le en confiance , pourvû qu'il ne soit ni suculant , ni chargé de gelée , mais long & maigre. Peut-être y voudrés vous un peu de Bourache ; à la bone heure ; cela est très indiférent. O ! oh !  
dira

dira quelqu'un, la Bourache; elle réjouit le Cœur; c'est ainsi qu'en parle *Dioscoride* que *Gallien* l'assure, & que le certifie *Lvicenne*. Ces Témoinns sont bien Illustres, je n'oserois les dédire. Et il faut bien qu'elle réjouisse le Cœur; preuve en soit la Salade du Pape *Leon*, selon le certificat de son Médecin, rendu plus authentique encore par la signature du premier Notaire du Palais. Observés pourtant s. v. p. quand les Apoticairens tirent du suc de Bourache, quelle glû tenace il en sort. Mais prenés que je n'aie rien dit, puisque dans le fond un peu de cette Herbe dans vos Bouillons ne fera ni bien ni mal. Et puis suposés que tout cela n'est dit que pour vous distraire de vôtre mélancolie. Si j'avois à y faire bouillir quelque chose, ce seroit plutôt un peu de Chicorée sauvage, amie de l'Estomac par son a. nertume. Usés au reste pour vos Bouillons de cette légère précaution; c'est de sauter de tems en tems une ou deux matinées, sans en prendre; afin que vôtre Estomac emploie ce tems d'oisiveté à reprendre ses fonctions ordinaires, que l'usage dont je parle avoit come interrompuës.

Si le Bouillon vous devenoit ennuieux, vous pouriez prendre pour quelques jours, ou même plus long tems, le *Petit Lait*, non trop

dépuré, mais tel qu'il vient naturellement du Lait Caille, & sans être radouci par quoique ce soit. Il est très bon pour les Hipocondres; il émoussera l'acreté des sels qui se trouvent dans les fluides, & diminuera votre maigreur. Les Chiens des Bergers s'engraissent de cette manière & nous le savons, quand même *Virgile* ne l'auroit pas dit.

. . . . .  
*acremque Molossum*  
*Pasce sero pingui.* . . . . .

Pendant les grandes chaleurs & sur tout dans la Canicule, au lieu de Bouillon, & de Petit Lait, bûvés le Matin une bone rasade d'Eau fraîche, radoucie si vous le voulés par quelque chose qui soit propre aux Hipocondres, acomodé en manière de Sirop come celui ci.

*R. Eau de pluie Onc. VII. Julep de teinture de violettes Onc. I. & demi; Suc de limon exprimé demi Once. Mêlés le tout & le passés au papier gris.*

Vous aurés une belle Liqueur, limpide, d'un rouge fin, come le Rubis, charmante au goût & très salutaire pour vôtre mal: Le Julep de teinture de Violette seul seroit excellent pour le même cas. Pour moi j'use quelquefois de cette Boisson pendant deux  
 Mois

Mois de suite tous les Matins. Je tâche de faire là dessus un bon sommeil, quand j'en ai le tems, & je m'en trouve très bien. Le Julep de Pomes d'Api ne seroit pas d'un moins bon usage, & puisque la *Bourache* à la vogue, le Julep fait par infusion des fleurs de cette Herbe, fera une jolie Boisson, qui flatte également l'œil & le goût.

Au Cœur de l'Hiver, dans l'Ecuelle de Bouillon que vous prendrés le matin, ajoutés 3 4 ou 5. gouttes d'*Elixir de propriété de Paracelse*, dispensé dans le Laboratoire de nôtre Sérénissime Grand Duc. Ce sera un véhicule au Bouillon, pour le faire passer avec plus de facilité, come le dit *Galien*, du Vin & du Vinaigre, par raport à l'Eau. „ On „ se rafraichit, dit il, & l'on éteint la soif, „ en bûvant de l'Eau qui est en même tems „ froide & humide : Mais un peu de Vin ou „ même de Vinaigre lui done en quelque „ sorte des aîles, pour parcourir agilement „ toutes les parties du Corps. *Veluti alas illi (aquæ) ad omnes Corporis partes permeandas addere tum vinum, tum acetum.*

Remarqués que j'ai dit 3. 4. ou 5. goûtes seulement, pour vous marquer que la trop grande quantité seroit dommageable. Les Règles d'Arithmétique ne viennent point à propos se fourrer dans la Médecine, moins

encore la Règle de trois, qui recherche, *si tant me done tant, combien le double me donnera t il?* Dans les médicamens, au contraire, si quatre sont salutaires, huit peuvent nuire.

J'approuve fort, *Monsieur*, que selon vôte coutume vous fréquentiés cet Eté les Bains d'Eau douce\* Mais je suis bien éloigné de penser de même sur la quantité d'Eaux minérales que vous preniés ci-devant, vû que ces Eaux tant vantées laissent toujourns dans le Corps une grande partie du sédiment des Mines d'où elles sortent. Cette espèce de Sable mineral, ou métallique passant & repassant dans les fluides & avec eux dans le labyrinthe des petits Vaisseaux des Hipocondres, y cause souvent de nouveaux désordres. Quand le Corps a besoin d'une quantité d'Eau assés grande, pour passer par les Urines, je ne me sers jamais d'autre Eau que de celles de pluïe, recueillie dans les Cisternes, ou de quelque Eau de fontaine conüe pour être extrêmement pure & limpide, telle que nôtre Fau de *Pise*. Que si quelquefois, ou par politique, ou par amusement, ou par pure nécessité vous êtes come forcé a adopter quelque Eau Minerale, ne fût ce que pour vous delivrer de cet Essain de petits Médecins,

\* C'est par oposition aux Bains de la Mer.



cins, *Medicastroni*, toujours plus crédules que les autres \* ; je vous dirai qu'en tel cas je me servirois des Eaux de *La Villa* aux environs de *Luques* ; parce qu'elles sont pauvres, pauvriſſimes en Mineral. Encore ai je toujours grand ſoin de les temperer par de l'Eau de pluie , ou que tout au moins les deux derniers Verres de la priſe de chaque matin, ſoient d'Eau de fontaine.

Quités je vous en ſuplie, *Monſieur*, tous les Médicamens chauds déſignés dans les Livres de nos Médecins, come propres à rompre & à diſſiper les Vents. Pour moi j'ignore coment les Vents ſe forment dans le Monde, & par là même j'ignore coment ils ſe forment dans nos Corps. Mais ſi j'en juge par certaines conjectures fondées ſur des Expériences bien averées, je dois croire que c'eſt la chaleur qui les produit, come ſa vraie cauſe éſiciente. Mais pourquoi m'avife je de dire des choſes ſi conuës à vôtre prudente intelligence ? Il eſt vrai que je ne l'ai fait que pour vous montrer mon aveugle obéiſſance. Pardonés moi au reſte, je vous en

con-

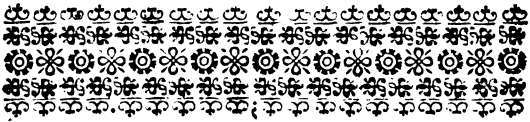
\* L'Original a plus de gentilleſſe. Per aver a doſſo una Schieta di quei Medicaſtroni, che più degli altri ſonò creduli e che in Cuccagnia anno per verità infaillibile,

Che le Civette cachino i mantelli.

conjure de nouveau , si j'ai badiné d'un air un peu trop familier avec vous, Mais il faut vous égayer, *Mon cher Seigneur*, & vous moquer vous même avec nous de ces Vapeurs. Elles vous traitent bien galamment, puisqu'elles vous laissent boire, manger, dormir & vous promener sans trop de difficulté. Prenés donc un air de joie, chassés d'autour de vous toute espèce de mélancolie, & continués moi l'honneur de vôtre précieuse bienveillance. J'ai l'honneur d'être &c.

*Florence le 12. Juin 1688. FRANCESCO REDI.*





## ECLAIRCISSEMENTS

*Sur une Dissertation touchant l'Honoraire des Messes & le Casuel des Curés, insérée par Extrait, dans le Journal Helvétique du Mois de Mai 1748. p. 400. & suivantes.*

**L'**On n'entreprend pas d'excuser par ce Discours, les abus qui ont été remarqués dans la Dissertation, sur l'Honoraire des Messes & le Casuel des Curés, L'on prétend seulement faire voir, que l'Eglise Catholique & Romaine, loin d'autoriser ces abus, les condamne; & qu'on ne doit pas prendre occasion pour la décrier, de ce que ses Enfans s'écartent des Règles qu'elle leur a prescrites.

L'Opinion la plus probable sur l'Etimologie du mot Latin *Missa*, est qu'il est Hébraïque, & le même que le mot Hébreu *Missath* qui signifie Oblation ou Sacrifice, dans les Traductions de la Bible par les Protestans mêmes. Ce qui exprime parfaitement l'action de la Messe. Aussi a-t'il été usité en ce sens dans les premiers Siècles de l'Eglise, puis-

puisque Saint *Ambroise*, dans son Epître 33. à la Sœur *Marcelline*, dit, *Missam facere cœpi*; & dans son Sermon 34. *qui juxta Ecclesiam est*, & *sine gravi impedimento potest*; *quotidiè audiat Missam*. St. *Augustin* s'explique de même & l'un & l'autre de ces Pères emploie le mot *Missa* come un terme ancien & connu à toute l'Eglise, pour designer le Sacrifice de la nouvelle Loi.

C'est dans ce même sens que les Théologiens Catholiques, définissent la Messe; *Sacrificium incruentum Corporis & Sanguinis Christi, sub Speciebus Panis & Vini*; & entendent dans cette Définition, par le mot *Sacrifice*, *Oblationem externam rei sensibilis, per realem mutationem à Legitimo ministro factam Deo, in testimonium supremi dominii ipsius & nostræ subjectionis*.

Depuis la chute d'Adam, l'Homme né dans le péché, a dû offrir à Dieu quelque sacrifice par manière d'expiation, & çà été l'usage de toutes les Religions; mais leurs sacrifices ont été abolis & consummés, par celui de la Croix, qui s'est perpétué dans L'Eglise, par le Sacrifice que les Prêtres offrent à la Sainte Messe, come un mémorial & une représentation continuelle, dont la Vertu est appliquée aux Fidèles vivans, & à ceux qui sont morts dans la grace, mais qui n'ont pas encore expié entièrement les  
peines

peines dûes à la divine justice, pour les péchés qu'ils ont comis pendant leur vie; avec cette différence, que nôtre Sauveur a seul répandu son Sang & est mort réellement sur l'Arbre de la Croix, & que dans le Sacrifice de la Messe, J. C. qui est tout ensemble le Pontife & la Victime, s'offre avec tous les fidèles de son Eglise qui sont ses membres & qui sont offerts avec lui, par le ministère du Prêtre.

Ce sacrifice extérieur & visible, est appelé par les Théologiens Catholiques, Propitiatoire, Eucharistique & Impétratoire, pour faire entendre, que les Fidèles qui y assistent, doivent y joindre celui de la Foi, de la Charité, d'un Cœur contrit & humble, & d'un desir sincère de devenir plus sains, & plus attachés à Dieu en se détachant des Créatures.

On a une Liturgie de la Messe écrite par *St. Justin*, Martir du second Siècle, qui ne laisse pas lieu de douter, que son usage & son rit ne doive être rapporté au tems des Apôtres, amplié, & rendu plus solemnel dans la suite, par le pouvoir que J. C. en a doné à ses Apôtres & a leurs Successeurs, suivant *St. Paul* aux Cor. Ampliations & solennités qu'on peut voir pour les tems anciens, dans la Liturgie de l'Eglise de *Milan*, qu'on atribue a *St. Ambroise* & dans les Missels

Mozarabique pour l'Espagne, & Gallican pour les Gaules; de quoi l'on conclut, qu'il n'y a pas lieu de douter, que la Messe n'ait été dite & célébrée continuellement dans l'Eglise depuis la Mort de *Jésus Christ*.

Le Peuple qui assiste au St. Sacrifice de la Messe, l'offre avec le Prêtre & par son Ministère, suivant l'expression des différentes parties de la Liturgie. Tous les Assistans y comunioient dans les premiers tems, & c'est par cette raison, qu'ils otroient le Pain & le Vin qui devoient être consacres. C'est sur ce fondement, que *St. Ciprien*, dans son *Livre de Operibus & Elemosinâ*, reprend certains Riches qui comunioient à la Messe, sans avoir fait quelque Ofrande du Pain & du Vin qui devoient être consacrés. Dans la suite des tems, la plûpart de ceux qui assistoient à la Messe, se dispensèrent d'y comunier & le Prêtre benissoit à l'Ofertoire de la Messe le reste du Pain offert & qui n'avoit pas été consacré, pour être distribué à ceux qui n'y comunioient pas. C'est ce qu'on apelloit *Eulogie*, d'un mot grec qui signifie un present béni pour être distribué; & c'est l'origine du Pain béni, que l'on offre encore aux Messes paroissiales & que l'on distribue aux Assistans, come un signe de l'union qui doit régner parmi les Fidèles.

La Coutume des Assistans d'offrir du Pain  
&

& du Vin au St. Sacrifice de la Messe, a cessé, avec celle d'y comunier tous ou la plus grande partie; & l'on a ofert en place, de l'argent. L'on conjecture que c'est de là qu'on a pris occasion d'en ofrir par manière d'Aumone à des Prêtres, pour des Messes privées qui se disent à basse voix, & qui ne sont ni solemnelles ni paroissiales. Le Père *Mabillon* sur le troisième Siècle des Annales Bénédictines Chap. 32. estime, que cet usage a commencé au 8. Siècle. C'est ce que nous apellons l'*Honoraire* des Prêtres pour les Messes privées, en Latin *Stipendium*, mot derivé à *Stipe*, qui designe entr'autres choses suivant *Robert Etienne* dans son *Dictionnaire* Latin, un Argent qu'on mettoit à part pour être ofert à Dieu ou doné en Aumône aux Pauvres.

Dès que les Chrétiens ont eu la liberté de s'assembler & de faire les Offices divins publiquement, chaque Pasteur a célébré dans sa Paroisse aux jours de Dimanche & de grandes Fêtes, la Messe que l'on apelloit publique, parce que le Peuple qui lui étoit comis, a été obligé d'y assister dès le commencement, soit qu'il y comunia ou non; obligation sur laquelle l'Eglise ne s'est point relâchée, & qu'elle a encore expressément enjointe dans le Concile de *Trente*, pour que le Peuple uni à son Pasteur, ofrit avec lui, le St. Sacrifice qui se fait spécialement pour  
le

le Peuple ; qu'il soit avertit des jours de Jeune & de Fêtes qui se présenteront dans le cours de la Semaine, & qu'il soit instruit de l'Évangile & de la Morale Chrétienne, par un Discours familier, qu'on appelle le Prône, qui suivant le Concile de Trente, doit être fait pendant cette Messe.

Ce n'a donc été qu'environ le 9. Siècle, qu'on a commencé à dire les Messes qu'on appelle privées, & pour lesquelles on paie au Célébrant, un Honoraire particulier. L'Église a crû devoir les tolérer & les accorder aux circonstances du tems ; en prenant d'une part, les précautions convenables, pour que sous prétexte de les entendre, on ne se dispensa pas d'assister à celles de Paroisse ; & d'autre part, pour prévenir les abus qui pouvoient résulter de ces Messes privées.

C'est dans cette vue qu'elle a déclaré dans ses Synodes, que les Prêtres qui recevroient l'Honoraire des Messes privées, le regarderoient comme une Oblation volontaire, & du même oeil que les autres biens que l'Église accorde à ses Ministres pour leurs Alimens. On lit en effet, à cette occasion, dans le Décret du Concile de Trente, *de evitandis & observandis in celebratione Missæ; Cum multa sive temporum vitio, sive hominum injuriâ & improbitate, irrepsisse videantur, quæ à tanti Sacrificii dignitate aliena sunt; ut ei debitus honor*



*honor & cultus ad Dei gloriam & fidelis Populi ædificationem restituatur, decernit sancta Synodus, ut Ordinarii locorum Episcopi, ea omnia prohibere & è medio tollere sedulo curent ac teneantur; quæ vel avaritia, vel irreverentia, vel superstitio induxit; ut multa paucis comprehendantur, in primis quod ad avaritiam pertinet, cujusvis generis mercedum conditiones, pacta & quidquid pro Missis novis celebrandis datur; nec non importunas atque illiberales elemosinarum exactiones potius quam postulationes, aliaque hujusmodi quæ à simoniacâ labe, vel certè à turpi questu non longè absunt, omninò prohibeant.*

C'est aussi en partie, pour ôter aux Prêtres l'occasion d'exiger des Honoraires pour leurs Messes, sous prétexte qu'ils n'ont pas d'ailleurs de quoi vivre, que les Pères de ce Concile ont défendu aux Evêques, de recevoir aux Ordres majeurs, des Clercs qui ne seroient pas pourvus d'un Bénéfice, ou qui n'auroient pas un Patrimoine suffisant pour leur subsistance. Bénéfice ou Patrimoine, qui deviennent incessibles & inaliénables, après qu'un Clerc a été élevé aux ordres sacrés sous l'un ou l'autre de ces titres. Telle est la disposition du Chap. II. de la Sess 21. *De reform.* & si les Evêques se sont laissé surprendre, en ordonnant des Clercs sous le titre d'un Bénéfice ou d'un Patrimoine in-

suffisans, ils sont obligés de subvenir à leur nourriture & entretien.

Au reste, c'est une erreur condamnée par l'Eglise, de croire que le mérite de la Messe soit appliqué à celui là seul, qui en a païé l'Honoraire; & que le Prêtre qui la dit, puisse faire cette application par la mention spéciale de celui qui lui en a païé l'Honoraire; parce que le Sacrifice de la Messe étant infini, il peut profiter à plusieurs, & qu'il est toujours offert par les assistans & pour eux, quoi que rétribué par un seul. En effet, le Prêtre y prie également pour tous les Fideles, *memento vivorum & mortuorum* &c. Il les invite tous à prier que le Sacrifice qu'il offre soit agreable à Dieu, *orate Fratres* &c & il ajoute au *memento vivorum & mortuorum*, ces mots, *& omnium circumstantium quorum tibi fides cognita est & nota devotio, pro quibus tibi offerimus* &c. C'est pourquoi le Concile de Trente enseigne, qu'il n'y a point proprement de Messes privées, mais qu'elles sont toutes communes; *ex eo quod à publico Ecclesiæ ministro, non pro se tantum sed pro omnibus fidelibus qui ad Corpus Christi pertinent, celebrentur. Sess. 22. de Sacrif. Miss. Cap. 6.*

On doit donc tenir pour certain, que dans les Messes que l'on appelle privées, come dans les autres, en tant que J. C. est le pré-

mier

mier Sacrificateur & que le Sacrifice est d'une valeur infinie ; le fruit en est communiqué à tous ceux qui y assistent, suivant la mesure de leur foi & de leur dévotion ; car c'est la Doctrine du Concile de Trente, quand il dit au Chap. II. de la Sess. 22. *Sacrificium istud verè propitiatorium esse & per ipsum fieri ; ut si cum vero corde & rectâ fide, cum metu & reverentiâ, contriti & penitentes accedamus ; misericordiam consequamur & gratiam inveniamus in tempore opportuno.*

Celui qui a païé l'Honoraire de la Messe, n'y participe donc que come l'un des Assistans, par la foi, son amour & sa dévotion ; & come dit St. Thomas, *hoc Sacrificium, quod est memoriale passionis, non habet effectum, nisi in illis qui conjunguntur hoc sacrificio, per fidem & charitatem\** ; *quamvis hæc oblatio ex sua quantitate sufficiat, ad satisfaciendum pro omni pœna, tamen fit satisfactoria illis pro quibus offertur vel etiam offerentibus, secundum qualitatem devotionis & non pro totâ pœnâ.*

L'on ne pretend cependant pas dire ici, que l'aplication spéciale du Prêtre qui dit la Messe, soit absolument inutile à celui qui l'a rétribuée ; car quand ce Ministre est agréable à Dieu, son intention peut être exaucée dans le St. Sacrifice, come dans les autres Prières qu'il fait pour son prochain,

\* 3. Parte, Quest. 79. Art. 6. ad secundam, & ensuite n. 5.

lors que ne le confiant pas à son propre mérite , mais à la miséricorde de Dieu , il abandonne à la Providence , l'application de sa Priere spéciale. Tel est en effet le sentiment des Théologiens Catholiques sur cette Question.

L'Auteur de la dissertation , finit par la Critique du Casuel que les Curés perçoivent à l'ocasion de certaines fonctions ecclésiastiques , & qu'ils exigent come un droit qui leur est aquis ; d'où il conclut , qu'il y a en cela une autre espèce de Simonie. Mais il ne propose ni la cause véritable , ni l'origine de ces Droits , dont la conoissance peut les justifier & les faire paroître légitimes. Dès que la Charité des Fidèles s'est refroidie , & qu'ils ont cessé de subvenir par leurs Libéralités & leurs Oblations volontaires , à la subsistance des Ministres de l'Eglise , il a parû nécessaire d'y subroger d'autres moïens qui ne fussent pas à l'arbitrage de chaque particulier ; & l'on a crû qu'il n'y en auroit point de plus naturel , que celui de la Dîme , ordonnée sous la nouvelle Loi , à l'exemple de ce qui se pratiquoit sous l'ancienne pour la subsistance des Lévites. Elle a été étendue à tout profit , même à celui qui provient du Commerce , du Travail & de l'industrie ; & qu'importe à la Religion , que la Dîme se  
per-

perçoive sur cette espèce de profit, come sur celui qui provient des Fruits de la terre & de sa culture. La destination de l'une & de l'autre est juste, suivant les principes de l'Auteur même de la Dissertation; puisqu'elle n'a été faite que pour ceux qui sont occupés des pénibles travaux du ministère & qui s'appliquent à instruire les Fidèles, que cet Auteur trouve dignes de récompense, & à la subsistance desquels, le Peuple Chrétien doit fournir de son aveu; car la Dime réelle, & plus particulièrement encore la personnelle, n'ont été accordées par le droit comun, qu'aux Pasteurs des Eglises.

Les difficultés qui se présentoient fréquemment dans la perception de la Dime qu'on apelloit personnelle, parce qu'elle devoit être payée du profit du travail & de l'Industrie de chaque Paroissien, & qui n'étoit ni exactement ni fidèlement délivrée, ont donné lieu à son abolition & à établir à sa place, certains droits catuels payables aux Curés; non pour l'administration des Sacremens & come une rétribution de cette administration, mais come un Honoraire subrogé à la Dime personnelle, qui a la même cause & la même nécessité, & dont on a fixé l'Epoque du paiement, aux tems auxquels le Paroissien doit paroître devant son Curé, pour recevoir le Mariage ou la Sépulture.

On peut aussi regarder cet Honoraire, comme une Oblation volontaire dans son principe ; mais devenue obligatoire, par la cause, son emploi, la coutume universelle de le paier, & enfin par l'autorité de l'Eglise & de l'Etat qui l'ont également approuvé, & qui en ont enjoint le paiement.

Loin que l'Eglise & les Magistrats puissent être censurés, d'avoir autorisé cette espèce de Casuel, & donc action pour l'exiger comme un droit formé, l'on doit au contraire, leur applaudir, de ce que en même tems, on a laissé aux Juges d'Eglise & aux Magistrats, la liberté de contenir ce droit dans de justes bornes, par des taxes juridiques, suivant lesquelles seulement, il peut être exigé & dans lesquelles on a grand soin, de rejeter tous droits & toutes coutumes insolites, L'on y réduit les droits que l'on règle à des sommes modiques proportionnées aux facultés de chaque Paroissien, suivant la Classe ou il se trouve de riche, médiocre ou pauvre ; ce qui repondant à la Dime personnelle dont le Casuel des Curés a tiré son origine, met à couvert les Paroissiens de l'avarice & de la véxation de quelques Pasteurs, & empêche qu'ils ne s'attribuent des droits arbitraires. L'on n'a jamais approuvé au reste, qu'ils exigent ces droits d'avance, ni qu'ils difèrent les Mariages & les Sépultures, jusques à ce qu'ils

qu'ils aient reçu le Casuel qui leur est taxé à cette occasion. Si quelques Curés le font & qu'on s'en plaigne, ils en sont sévèrement repris, come contrevenans aux Canons qui réprouvent en cette sorte de matière, tout ce qui ressent l'exaction & l'avarice.

La Discipline de l'Eglise Romaine est donc juste & irréprehenfible, sur l'une & l'autre des Questions que l'on vient d'agiter. C'est sur les Loix & la Discipline qu'elle autorise, qu'on doit la juger; & ce seroit lui faire injustice, que de lui imputer les abus qu'elle condamne; & en général, tout ce qui sent la Simonie, l'Avarice & l'Exaction dans les Pasteurs; nommément en ce qui concerne leur Casuel & l'Honoraire des Messes privées. Y a-t-il quelque autre Comunion, ou il ne se glisse pas des abus en quelque matière, par l'ignorance ou l'avidité de quelques uns de ses Suppôts? Souffriroit elle qu'on jugeat de sa Discipline par ces abus? L'Eglise Romaine a droit de demander qu'on lui rende la même justice, que les autres Comunions voudroient qu'on leur rendit en pareil cas.

BESANÇON.

F. J. D.



## E S S A I

Sur cette Question, *Peut on aimer d'un Amour  
pur une Personne d'un différent Sexe ?*

**O**N se partage sur cette Question. Dans une Compagnie assez nombreuse où je me suis trouvé, on dit sur ce sujet différentes choses, qui m'ont parù mériter quelque attention ; mais pour éviter la confusion, & pour ne pas multiplier le nombre des Interlocuteurs, je n'introduirai sur la Scène qu'*Ariste* & *Eugène* : Le Lecteur sera en quelque sorte, témoin de leur Entretien.

Pourquoi faire considerer come un Problème dit *Ariste*, ce qui se vérifie tous les jours ? Ne voit on pas des Personnes raisonnables & vertueuses, de différent Sexe, qui se respectent l'une l'autre, & n'aiment que pour le plaisir d'aimer ? Je conois, ajouta t'il ; une Demoiselle qui a l'Esprit & les Sentimens d'un Homme, dans le Corps d'une Femme. & d'une Femme très aimable ; je la regarde come le meilleur de mes Amis, & je ne suis jamais sorti, auprès d'elle, des bornes de la plus exacte bienséance : Il est vrai qu'il



qu'il se mêle dans nôtre comerce, je ne *sai* qu'il se trouve pas dans la simple amitié, mais cette tendresse ne passe pas jusques aux Sens & ne cause aucun trouble dans nôtre Cœur: Cette liaison n'est qu'une conformité d'Idées, d'Inclinations & de Sentimens, c'est pour nous un amusement innocent, qui a toutes les douceurs de l'Amour, sans en avoir les desirs & les amertumes. Nous ménageons ce qu'il a de délicieux & de délicat, en rejetant ce qu'il a de grossier & de criminel. Ne peut on pas oublier son Sexe, & se borner au desir général de plaire & de se faire aimer? Si l'Amour porte un Flambeau, c'est pour éclairer les Ames pures, & pour nous faire éviter les pièges que nous dressent les Passions: Ses flèches ne sont mortelles que pour des Cœurs qui se plaisent à se laisser séduire, & qui volent au devant d'elles. C'est en vain qu'on voudroit faire regarder ces idées épurées comme quelque chose de romanesque & de chimérique, elles n'en sont pas moins réelles. Malgré l'extrême corruption du Siècle ne voit on pas encore des Persones de Sexe différent, partager entr'elles leurs plaisirs & leurs peines; n'avoir rien de caché l'une pour l'autre, & jouir de la douceur mutuelle de sentir leur estime & leur confiance s'augmenter chaque jour. Dans le fond, ne peut-

on pas avoir avec une Personne de différent Sexe ces agrémens que procure une Amitié vive & constante, ces épanchemens de Cœur, qui font les charmes de la Vie ? Ces liaisons innocentes & légitimes sont elles donc impossibles ? Deux Personne de Sexe différent ne sauroient elles se voir, se fréquenter, & s'aimer même, sans éprouver des desirs criminels ? N'ont-elles pas le secours de la conversation ; ne peuvent-elles pas s'aider mutuellement à cultiver leur Raison & à former leur Goût ? Ne peuvent-elles pas se procurer tous les avantages qui peuvent rendre la Vie plus comode & plus agréable ? Pour moi, continua, *Ariste* ; j'ai été jeune ; & quoi que j'aie été de bone-heure en garde contre l'Amour, j'avoüe que je n'ai pû éviter ces traits ; mais c'est par là que j'ai appris à le craindre & à le mépriser. Ses plaisirs énervent l'Esprit aussi bien que le Corps, & les douceurs même sont cruelles.

*Quand le sang bouilloit dans mes Veines,  
Que les charmes d'Iris échauffoient mes desirs ;  
J'espérois, espérances Vaines !  
Que l'Amour abrégeant mes peines,  
Perpétueroit mes Plaisirs.*

*Mais bien tôt détestant ses faveurs inhumaines,  
Dans le sein de l'Amour je pouffois des soupirs ;  
Et mon Cœur ne sentit que le poids de ses chaines.*

Je ne suis pas le seul, reprit *Ariste*, qui se soit défié des pièges de l'Amour, & qui ait appris, par une triste expérience à s'en défier : Quand on a eu le bonheur d'arriver au Port, après un violent Orage, il y auroit de la folie, à se rembarquer, & à s'exposer à la tempête,

*Une dupe à ce prix pourroit se divertir,  
 Mais un Philosophe bien sage,  
 Qui d'une aimable paix fait goûter l'avantage,  
 N'achete pas si cher un repentir.*

J'aime à voir une belle Femme, come j'aime à voir une belle Fleur : Je la regarde, sans desirer autre chose que que le plaisir de la contempler. Les Femmes qui ont de l'Esprit m'amusent ; je rends hommage volontiers à celle qui ont de la Vertu. En général, les Dames ont un feu & une délicatesse bien propres à soutenir, sans ennui, un comerce réglé : Elles ont dans l'expression, dans le son même de la voix, quelque chose de si doux & de si agréable, qu'on ne se lasse point de les entendre ; elles répandent sur tout ce qu'elles disent des grâces si touchantes & si naïves . . . .

Prenés garde à vous, interrompit *Eugène*. Votre penchant se décèle, & vous trahissez votre cause. On avoit bien raison de dire, qu'un

Qu'un Home qui a été galant ne devoit voir des Femmes qu'après avoir porté dix Ans des Lunettes, encore ne sai je si les glaces de l'âge sont un affés puissant préervatif contr'elles. L'éloge que vous venés d'en faire, & qui vous est échapé malgré vous, prouve affés que vous ne les voïés pas encore sans émotion. Il me semble que vôtre zèle pour les Dames vous a mené trop loin, & que vous avés confondu l'Amitié avec l'Amour. En te tenant à la Question, je conviens avec vous, qu'on peut avoir de l'estime & de l'affection pour une Personne d'un différent Sexe, mais j'ai peine à croire, qu'on puisse l'aimer d'un amour pur & désintéressé, car, ne nous y trompons pas, qui dit *Amour*, dit une passion qui a pour objet & pour but la possession de la Personne aimée. Décharnés l'Amour tant qu'il vous plaira, vous ne sauriés lui ôter ce desir sans l'anéantir entièrement. Ce desir vif & véhément est tout à fait dans les vuës de la Providence; il est l'ouvrage de la Nature; & il n'a, en lui même, rien de criminel. Ce qui nous rend coupables, c'est d'aimer ce qui ne nous est pas permis d'aimer, c'est de séduire l'Innocence & de couvrir de fleurs les Piéges que nous leur tendons; mais il n'est pas en nôtre pouvoir de n'être pas ému à la vüe d'un bel objet. Les anciens Brachmanes n'étoient ils pas ridicules de

de faire de leurs Sages, des Pierres ou des Statuës, & de faire consister leur bonheur dans une exemption entière & parfaite des desirs & des Passions. Veut-on fuir l'Amour, je ne sai pas d'autres moïens que de fuir celles qui peuvent le faire naître. Le Roi *Dionglius*, aiant envoïé trois belles Filles au Philofophe *Aristippe*, il les renvoïa sur le champ, sans vouloir les regarder, tant-il redoutoit leurs charmes. *Aristippe* ne passoit cependant pas pour être ennemi de la Volupté: Il n'étoit pas du nombre de ces Philofophes qui nous éfraïent par la sévérité de leurs Préceptes; mais qui nous rassurent par le relâchement de leurs mœurs, & de leurs actions. L'Amour est quelque chose de si naturel, que *St. Evremond* disoit, que le dernier soupir que pousse une belle Femme, est moins pour la perte de la Vie, que pour la perte de sa Beauté, & de son Amant. Il trace, dans quelques Vers, les progrès insensibles de cette passion, les voici;

*On peut aimer toute sa Vie,  
Et si l'Ame à l'Amour n'est pas trop asservie,  
Le plus severe jugement  
Ne sauroit condamner un si doux sentiment.  
D'abord c'est une pure estime;  
Qu'insensiblement on anime,  
Avec un peu plus de chaleur.*

*Nous disons mille biens d'un objet qui nous touche;  
 Et le charme secret qui nous blesse le Cœur ,  
 Nous met incessamment son mérite à la bouche.  
 Cette estime est bien tôt, une tendre Amitié.  
 Cette Amitié devient une amoureuse peine :  
 C'est un tourment qui plait , c'est un bien qui  
     nous gêne ,  
 Et qui veut come un mal exciter la pitié.*

Un autre Poète a dit, en parlant de l'Amour,

*Tous les autres Plaisirs ne valent pas ses peines.*

Mais ce n'est point ce que je me propose de démontrer. Je reviens à la Question, & je dis ; que tous les exemples que vous pourriez alléguer en faveur de l'Amour pur & désintéressé, ne prouvent rien, parce qu'on vous niera toujours que les Persones que vous nommeriez, aient eu de l'Amour l'un pour l'autre. On parle, il est vrai, du commerce tendre & étroit que Mr. *Pelisson* a eu long-tems avec Melle de *Scuderi* ; mais on a dit qu'il abusoit de la permission que les Homes ont d'être laids ; ainsi il n'étoit pas propre à inspirer de la passion ; & Melle. de *Scuderi*, en a tant mis dans ses Romans, qu'elle n'en avoit point gardé pour elle. Avec cela, il ne faut jurer de rien, car come le dit quelqu'un,

*Nous*

*Nous devons deux tributs, la Franchise & la Vie,  
Mais l'heure de païer est dans la main du Sort,  
Et l'Amour a son heure aussi bien que la Mort.*

L'Amour platonique est une espèce de fanatisme qu'on peut mettre au même rang que celui des Mistiques. L'Homme ne sauroit se depouiller de son Amour propre au point de ne pas souhaiter d'être heureux, lors que la jouissance de l'Objet aimé, peut augmenter son bonheur. *Je suis fâché,* dit un bon Auteur, *de n'avoir jamais pu concevoir l'Amour indépendant des Sens. Cet amour pur, métaphysique, dont les Romans sont pleins, me paroît une chimère. L'Amant qui paroît si parfait dans le Pastor fido, desire beaucoup, quoi qu'il espère peu, & qu'il ne demande rien. Je croirois assés que ceux qui ont tant vanté cet Amour imaginaire, n'ont voulu que jeter un voile sur la réalité de leurs prétentions, & y amener avec plus de facilité ceux que la pudeur auroient retenu.*

A la vüe d'une belle Personne d'un différent Sexe, nous sentons une émotion vive & subite. Si nous prenons pour Juge cette émotion, elle nous apprendra s'il est vrai qu'il y ait un Amour pur & desinteressé; mais les Amans savent déguiser leur passion sous une belle aparence. Ils mènent quelquefois bien loin une Belle qui se laisse prendre à cette amorce.

*Tous les Amans savent feindre ,  
Ils cachent leurs desirs sous de trompeurs apas.  
Le péril le plus à craindre ,  
Est celui qu'on ne craint pas.*

Aussi Madame Des - Houlières , qui connoissoit peut-être les dangers que l'on court avec un Ami , tendre & aimable , dit , dans une de ses Elégies ,

*Je ne veux point d'Amis , qui puissent être Amans.*

Ce qui prouve qu'il ne sauroit y avoir d'amour pur & désintéressé entre des Persones de différent Sexe , c'est que les Dames se moquent assez ordinairement de ces Novices , qui bornent toute leur galanterie à de simples regards , ou tout au plus , à des déclarations tendres & respectueuses. Voici comme l'une d'elles parle d'un de ces Ecoliers.

*Il aime sans amour , & sans devenir blême.  
Il ne faut point de corps pour aimer come il aime.  
Et depuis qu'on soupire en ce mortel séjour ,  
Personne come lui n'a décharné l'Amour.*

Une autre Dame définit assez plaisamment un de ces Adolésçens , qui ne faisoit que languir & soupirer auprès de sa Belle ,



*Un Nigaud qui ne fait rien comprendre ,  
 Qui fait à peine badiner ;  
 Qui près de sa Philis n'oseroit encor prendre  
 Ce qu'on brûle de lui doner.*

Mais si les Femmes raillent ces jeunes Novices, elles n'ont que du mépris pour ces Hommes defectueux & imparfaits, qui n'ont rien de leur Sexe que l'extérieur & la forme. Les plus vertueuses même, ont peine à se défendre du dégoût que la nature inspire pour ces Persones disgraciées. Quoi qu'elles n'attendent point d'eux de ces sortes de plaisirs, qu'ils ne sont pas en état de leur procurer, elles mettent cependant une grande différence entre les Originaux à qui rien ne manque, & ces foibles Copies que la nature n'a fait qu'ébaucher.

Le savoir, la Vertu, & les grandes Qualités, produisent ordinairement l'estime & l'admiration. La conformité du goût & des inclinations, fait naitre l'amitié; les soins & la complaisance la nourrissent & l'entretiennent. L'Amour est une Passion qui se fortifie à mesure qu'elle fait des progrès. Elle séduit l'Esprit & gagne le Cœur par sa Beauté, & de flatteuses espérances. Elle aspire sans cesse à la possession de la personne aimée, & l'anticipe par ses desirs. L'Amour est un Vainqueur qui triomphe presque également, des

Savans, des Héros & des Belles. La Vertu la plus sévère, a beaucoup de peine à se défendre contre lui. Pour faire des conquêtes, il n'a besoin que des Graces & de la Jeunesse. Ceux qui vivent sous son Empire, se revoltent quelquefois, mais ils rentrent bien-tôt sous le joug & chérissent leurs Fers. L'Infidélité & l'Inconstance ne les délivrent pas de l'Esclavage: Ils ne font que passer d'un Objet aimable, à un autre qui le paroît d'avantage. Il n'y a que la Sageffe seule qui puisse leur procurer la liberté. Sans cette divine Sageffe ils ne peuvent obtenir leur délivrance que de la Vieillesse & de la Mort; encore la Vieillesse est-elle souvent d'un foible secours.

*Oui! Quiconque a doné tout son tems à l'Amour  
Un pied dans le tombeau veut encor des Maitresses.  
Mad. Des-Houlières.*

Je fai que l'on me dira que l'Education, la Pudeur, la crainte d'un engagement, souvent dangereux, est un motif suffisant pour se borner à un Amour pur & désintéressé; & que c'est trop se défier de ses forces, que de penser qu'on ne pourra jamais le renfermer dans de pareilles limites. On citera, en faveur de ce Sentiment, l'exemple du Duc d'Orléans, qui fut depuis *Louis XII.* Roi de Fran-

France. Il cèda généreusement l'Héritiere de *Bretagne* qu'il aimoit, & dont il étoit aimé, à *Charles VIII.*, son Rival; & cela pour ne pas exposer le Roiaume à des Troubles, & pour réunir la *Bretagne* à la Couronne. On pourroit alléguer encore l'exemple d'*Elizabeth*, Reine d'Angleterre. Chacun fait qu'elle avoit aimé le Comte d'*Essex*. Elle livra cependant sa tête au Glaive du Bourreau; & il falloit bien que son Amour fut pur & desintéressé pour en triompher. Malgré ces deux exemples, je ne me sens point, conclut *Eugène*. Le Duc d'*Orléans* ne sacrifia son Amour que pour obtenir la liberté, par une sorte de grandeur d'Âme. Peut être aussi préfera-t'il sa Patrie à sa Maitresse; mais une preuve que son Amour n'étoit pas bien pur, c'est qu'il stipula expressément qu'il épouserait cette Princesse, si le Roi venoit à mourir avant lui; ce qui arriva en effet. A l'égard de la Reine *Elizabeth*, elle eut tant de regret de la mort tragique de son Amant, qu'elle en mourut de chagrin, après qu'on lui eut montré une Bague, que lui renvoïoit le Comte d'*Essex*, & qu'elle lui avoit donnée come un gage de sa tendresse, auquel elle avoit atache la Promesse de ne lui jamais ôter la Vie, ou de lui faire grace, à la vue de cet Anneau; mais les Ennemis du Comte, qui ne vouloient pas

laisser agir la tendresse & la clémence d'*Elizabeth*, ne lui montrèrent cette Bague, qu'après l'exécution de son Amant. Une preuve que cette Princesse aimoit assés ce qui flatoit les sens, c'est que dans une Harangue que lui fit l'Ambassadeur d'Espagne, aiant entendu un Jeune Gentilhomme, très bien fait, qui disoit, tout bas, *Hà qu'elle est belle!* en ajoutant à cette exclamation certaines choses qui exprimoient ses desirs, & que la bienséance ne permet pas de répéter; loin d'en être piquée, elle fit beaucoup de caresses à cet aimable Cavalier, & fit plus attention à ce qu'il disoit, qu'à tout le Discours de l'Ambassadeur. L'envie de plaire est la première passion des Femmes. Chercher l'Amour pur & désintéressé, c'est chercher le mouvement perpétuel, ou la Pierre philosophale. Mais cette recherche n'est pas tout à fait inutile, toute chimérique qu'elle soit, parce que chemin faisant, on peut trouver quelque chose ou de curieux ou d'important. Si les Hommes ne se proposent qu'un but raisonnable, ils ne marcheroient presque jamais. Pour se mettre en mouvement, il leur faut un objet qui flate leur orgueil: L'Amour pur & désintéressé est de ce genre: On trouve du beau & du grand à triompher des Sens.

*St. François d'Accise* le glorifioit plus d'avoir couché avec une belle Fille sans la toucher, que de toutes les bones Oeuvres qu'il pouvoit avoir faites. Un vieux Poëte François, exprime assez bien le sentiment de nos Dévots sur cette matiere.

*Et dit bien plus le Docteur Seraphique,  
Que qui point n aime est pire qu'hérétique.  
Pour ce qu'Amour est feu pur & céleste;  
Qui ne craint point qu'autre feu le moleste.*

Après tout l'Amour pur & désintéressé ne se trouve nul e part, il est vrai, mais gardons nous bien d'en désabuser les Homes. Il est bon qu'ils s'amulent à le chercher; cette recherche peut les éloigner d'un Amour grossier & criminel. *La Raison*, dit *Cicéron*, *n'a point de plus mortelle ennemie que la Volupté.* Où la *Volupté* domine, il n'y a plus de retenuc. Pour la satisfaire, on trahit son meilleur Ami & sa Patrie. *La Vertu* ne sejourne point où la *Volupté* règne. On demandoit à *Sophocle* s'il avoit encore quelque comerce avec *Venus*? *Que les Dieux m'en préservent*, dit-il sagement, *j'ai été ravi de me tirer de là come d'entre les mains d'un Maître brutal & furieux.*



# É P I T R E

A Monsieur De P\*. M\*.

**L**A plus vive amitié , pour toi , se fait entendre.  
 Tu ne peux , cher Circis , en concevoir l'ardeur.  
 Non , jamais , d'une voix plus tendre ;  
 Elle ne parla dans mon Cœur.  
 Mais quand je suis de feu , tu ne sens que froideur ;  
 L'Amour seul occupe ton Ame ;  
 C'est lui qui te ment , qui t'enflame ;  
 Et tu n'écoutes que sa voix.  
 Esclave des plus dures loix  
 Ton Cœur chérit la servitude ;  
 Et pour plaire à l'objet dont il a fait le choix,  
 Nul soin ne lui paroît rude.  
 Les Vers , l'Eloquence , l'Etude ,  
 N'ont plus pour toi cette douceur ,  
 Dont tu m'as , si souvent , vanté l'atrait flatteur.  
 Dans tes yeux égarés on lit l'inquiétude.  
 Absent d'Amarillis , tu prens un air rêveur.  
 Ton Ame en proie à sa langueur.  
 Ne cherche que la solitude.  
 Racine , Volontaire & Boileau ,  
 Semblent avoir perdu ce qu'ils avoient de beau :  
 Et tu laisses dans la poussière ,  
 Bossuet , Fénelon , Rousseau.

Pour

Pour te dérober la lumière,  
 L'Amour t'a-t-il mis son bandeau?  
 Si le Vice t'endort, que la Vertu t'éveille;  
 A sa divine voix d'aigle ouvrir ton Oreille.  
 Faut-il, pour goûter les plaisirs,  
 Se livrer à tous ses desirs!  
 Au dépens des vrais bien, faut-il, se satisfaire!  
 Quand l'Honneur a parlé, le Penchant doit se taire.  
 Que ne puis je, rompant le charme séducteur,  
 Qui de la Volupté te cache la laideur,  
 Sous une trompeuse apparence;  
 Te rendre cher Ami cette douce innocence  
 Qui seule fait nôtre bonheur.  
 Quoi qu'Ovide en ait dit, l'Amour n'est qu'une  
 yvresse,  
 Dont le Cœur est trop agité;  
 Et qui montre notre foiblesse.  
 La paisible Amitié n'a pas moins de tendresse;  
 Mais a plus de solidité:  
 Tout ce qu'approuve la Sagesse  
 Assure la Félicité.  
 Ainsi donc, cher Tircis, que ton Ame égarée  
 De l'aimable Vertu pratique la Leçon.  
 L'Homme vivoit encor sous l'Empire de Rhée  
 Si le Vice odieux n'infestoit sa Raison.  
 Pervertissant ce que nous sommes,  
 Il semble en Animaux avoir changé les Hommes.  
 Mais ne va point aussi, trop follement épris,  
 De l'éclat séduisant d'une vaine fumée,  
 Eterniser, par tes Ecrits,

Ton amour pour la Rénommée.  
 Rien n'est plus dangereux qu'un nom trop tôt connu.  
 Dès que la nouvelle est semée  
 Qu'au pied du Mont sacré vous êtes parvenu,  
 Soudain de mille Auteurs la Troupe envenimée,  
 Pour vous mieux décrier vous prête leurs travers;  
 Et du plus noir venin dont l'Envie est armée  
 Leur Essain infecte les Airs.  
 Quoi, faut il enyvré d'une vaine manie,  
 Et conduit par la vanité,  
 Au chimérique espoir de l'Immortalité  
 Immoler son repos, son bonheur, & sa vie!  
 Faut il, pour obtenir de l'Encens, des Autels,  
 Sous un joug rigoureux asservir son Génie!  
 Faut il publier sa folie  
 Pour rendre sages les Mortels!  
 L'Ecrivain, le Guerrier, s'ils vouloient bien m'en  
 croire,  
 Par leurs seules Vertus seroient grands & fameux.  
 Un Heros qui de Sang a couvert la Victoire,  
 N'est pour moi, qu'un objet affreux.  
 Quoi! de l'Humanité faut il rompre les nœuds  
 Pour immortaliser sa gloire?  
 Faut il, pour briller dans l'Histoire,  
 Et pour graver son Nom au Temple de Mémoire,  
 Faire d'Illustres Malheureux?





# EXAMEN

De cette Question ; *l'Esprit est-il plus utile  
aux Homes que la Raison ?*

A Mr. BAULACRE très digne Ministre  
du St. Evangile , & Biblioth. à GENEVE.

**I**L me semble , *Monsieur* , que pour résoudre cette Question , il est naturel de commencer par définir ce qu'on entend ordinairement par ces mots *Esprit* , & *Raison* . Si l'on ne s'en fait pas une idée distincte , l'on ne s'entendra point , & l'on ne pourra rien déterminer avec précision . L'on entend , ce me semble , par *Esprit* , l'art de briller , & de dire de jolies choses avec finesse , & d'une manière singulière ; La *Raison* nous enseigne à conoitre nos Devoirs & nous montre ce que les choses sont en elles mêmes . L'un a l'art de peindre des situations délicates , d'enflamer l'Imagination , & le Cœur , d'orner de Fleurs l'Autel de *Venus* ; l'autre éclaire & persuade l'Esprit : Si elle cause quelques mouvemens , ils sont tous au profit de la Vérité  
&

& de la Vertu. Je ne m'étendrai pas sur Peloge de la Raison, parce qu'on le trouve dans le Journ. Helv. du Mois d'Octobre 1747.

Une expression vive & légère, un ton gracieux ou plaisant, une voix agreable & tendre, l'art de conter avec grace & de railler avec finesse, donent la reputation de Bel. Esprit. Si l'on joint à cela une Mémoire heureuse, des bons mots faits à loisir, & qu'on a l'adresse d'amener come des *impromptus*; si l'on affaïsonne son Discours de mots nouveaux ou à la mode, en voilà plus qu'il n'en faut pour être mis en paralèle avec *Fontenelle* & *Voltaire*. On sera courû & fêté: Les petits Maitres vous honoreront de leurs caresses, les Grands de leur protection, & ce qu'il y aura de plus fortuné, c'est que les Dames vous mettront de leurs parties, que vous aurés le bonheur de leur plaire, & que vous pourrés aspirer à leur Conquête.

Après avoir défini ce que c'est que l'*Esprit*, & que la Raison, examinons les efets qu'ils produisent soit par rapport a la Societé en général, soit par rapport aux Homes en particulier. A l'gard de la Societé, le bût qu'on doit s'y proposer c'est de la faire fleurir, soit par de bones Loix, soit par des Etablissemens utiles ou nécessaires: Mais est ce à l'*Esprit* seul, a qui l'on en est redevable? Est-ce lui qui a dicté ces Loix justes & respectables,

qui

qui établissent l'ordre & qui le maintiennent, qui répriment l'Orgueil & l'Avarice, qui sont un frein à l'Ambition, & une barrière à la Licence? Loix qui ouvrent un azile a la timide innocence, contre l'opression & l'iniquité? Est ce l'*Esprit*, qui dans les premiers tems où les Homes étoient encore dispersés & vagabonds, les a rassemblés, & a adouci leur terocite? Est-ce lui qui leur a enseigné les Arts, dans lesquels ils trouvent de si grands secours à leurs besoins? Est-ce lui qui les a instruit de ces Sciences sublimes, qui perfectionent l'Home, qui lui font sentir la grandeur de son origine, la noblesse de sa nature, & la dignité de sa destination?

L'*Esprit* qui exerce toute sa pointe sur des Jeux & des badinages, semble s'émousser sur des objets solides, qu'il n'a pas la force de pénétrer. Il s'arrête, en quelque sorte sur leur superficie: Il s'amuse à cueillir des fleurs, lors qu'il pourroit aquerir de l'or, en creusant le terrain qu'elles couvrent. Il tournera ingénieusement un Madrigal, il rimera une Eglogue avec délicatesse; mais il ne lui appartient pas de manier les foudres de *Démofthènes*, où le Compas dont *Maupertuis* mesure la Terre. Un bel *Esprit* de cette espèce ressemble à ces lueurs passagères, qui brillent un moment, & nous laissent ensuite dans l'obscurité. Supposons qu'il n'y eut dans le Monde que de

Beaux

Beaux Esprits : Qu'y verroit on, & de quoi s'entretiendroit on ? On y contemplerait de tout côté de jolis Colifichets, ou des fadaïses magnifiques. Ici, ce seroit des Romains, ou des Operas, qui feroient regarder l'Amour come la seule Divinité digne de nos hommages ; là, on entendroit des Discours où l'Eloquence, montée sur des Echasses, ou parée de Fleurs, n'auroit rien de naturel, & par conséquent, rien qui émut le Cœur, ou qui éclairât l'Esprit. La véritable Eloquence n'a pas besoin de fard ni d'ornemens étrangers ; elle est belle de sa propre beauté, & si elle emploie quelquefois le secours de l'Art, ce n'est jamais au dépens de la Nature. Les Beaux Esprits ne parlent pas pour exprimer leurs pensées ; ils ne parlent que pour briller & pour plaire. Ils sacrifient la justesse du Sens à la cadence de la Période ; la force à la délicatesse ; & l'énergie du Discours aux figures & aux Images, qui ne l'embéllissent que lorsqu'elles sont placées par la Raison. D'où vient ce langage précieux & tortillé qui a été à la mode pendant quelque tems, si ce n'est du desir de se singulariser, par des grâces recherchées, & des tours nouveaux ? On veut paroître original & on le devient effectivement, par le ridicule qu'on se donne. On veut affecter d'être neut & brillant & l'on n'est qu'obscure, & qu'intelligible : Semblables à

des

des Persones, qui faisant des minauderies pour paroître belles, font des grimaces, qui les enlaidissent.

D'où vient cette multitude de cultes, de cérémonies, de superstitions qui ont ravagé la Terre, si ce n'est de l'abus de l'Esprit. Si la Raison avoit été consultée il n'y auroit eu qu'une seule Religion, parce que la Raison conduit à la Vérité qui est une.

Mais parcourons d'autres objets, & voïons ce que l'Esprit seul a produit chez ceux qui ont été à la tête des Affaires, ou qui ont eu l'Ambition de monter au premieres Postes. *St. Evremond* a remarqué avant moi, que la plûpart des fautes que comit le Cardinal de *Richelieu* venoit de ce qu'il avoit l'Esprit trop vaste pour le resserrer dans de justes bornes. Le Cardinal *Mazarin* son Successeur dans le Ministère, avoit beaucoup de pénétration & de souplesse d'esprit; mais faute de jugement, il ocasiona des Guères civiles, qui pensèrent perdre le Roïaume. On se défioit d'un Ministre qui avoit assez d'Esprit pour tromper, pas assez pour cacher son jeu; qui oubloit les services, dès qu'ils étoient rendus, & qui ne distribuoit les graces qu'à ceux dont-il redoutoit le pouvoir ou le credit. *Louvois* vint ensuite dont l'orgueil surpassoit la fierté du Prince dont il étoit le Ministre, & qui étoit trop jaloux de son auto-

autorité. Ce fut ce même *Louvois* qui ouvrit l'avis de détruire les Réformés de France , sans réfléchir qu'il faisoit par là au Roïaume une plaie presque incurable ; qu'il renversoit, en quelque sorte , les Manufactures que *Colbert* , plus sage que lui , avoit établie ; qu'il ruinoit la Marine , les trois quart des Matelots étant Protestans ; qu'il faisoit sortir de France un million de Soldats, qui serviroient les Ennemis ; & deux millions de Gens de tout ordre & de tout état, qui porteroient chez l'Etranger le Commerce & leur industrie, outre des Sommes immenses qu'ils auroient l'adresse de faire sortir avec eux. Voilà ce que le défaut de Raison a produit en France. Voïons ce qu'il a fait en Angleterre. *Charles I.* avoit beaucoup d'esprit, mais il vouloit gouverner l'Angleterre aussi despotiquement que *Louis XIV.* gouvernoit la France ; sans penser qu'un Prince n'a jamais plus de pouvoir que lors qu'il gouverne selon les Loix , & que rien ne peut lui arriver de plus funeste , que d'aliéner les Sujets , & de perdre leur confiance. Il éprouva qu'une autorité sans bornes ne sauroit être constante & solide , & il païa de sa tête son défaut de Jugement. Son Fils *Jaques II.* ne fut guères plus heureux. Aussi ambitieux que son Père , & peut être encore moins sensé , son exemple ne le rendit pas plus sage ; aussi fut-il depouillé de la  
Cou-

Courone, & contraint de sortir de les Etats come un fugitif. L'Illustre *Burnet* disoit de ce Prince, *qu'il vouloit se mêler de tout, sans être capable de rien; tandis que son Frère Charles II. étoit capable de tout, & ne se mêloit presque de rien.* L'Orgueil dominoit chés l'un; & la Moleffe chez l'autre; mais la Raison, qui devoit tenir la première place, manquoit quasi également à l'un & à l'autre.

Pour ne pas trop multiplier les Exemples, je n'en citerai que trois tires de l'Histoire Romaine, sur lesquels je n'insisterai même pas: *Catilina, Marc Antoine*; avoient beaucoup d'Esprit; mais il n'étoit pas dirige par la Raison; de là ces Projets iniques & cruels qui pensèrent perdre la Republique Romaine, & qui causerent la ruine de leurs Auteurs *Néron* même, le barbare *Néron*, ne manquoit ni d'Esprit ni d'Eloquence, mais il manquoit de Jugement. Il ne fit pas réflexion qu'un Prince, qui ne se souvient pas qu'il comande à des Homes, fait oublier qu'ils doivent lui obeir, & mérite d'être traité come une Bête feroce; aussi fut il la victime de sa cruauté; & il n'étoit pas digne d'un meilleur sort.

C'est bien pis quand le bel Esprit saisit un Peuple entier, & qu'il s'y dévoüe, sans garder aucunes mesures. Il court sans cesse après des objets frivoles, qui se succèdent les uns aux autres, qui passent come un Eclair, & qui

qui ne laissent après eux que des images fugitives, ou un vuide que rien ne sauroit remplir. Pourroit on croire que les *Athéniens*, ce Peuple si spirituel, firent un Décret, par lequel ils défendoient, sous peine de mort, de proposer de détourner à d'autres usages, les fonds considérables destinés à l'entretien du Théâtre Public. Dans les dures extrémités où *Athènes* se trouva ensuite, aiant à soutenir une Guerre terrible & onéreuse, & manquant d'argent, personne n'osoit proposer un remède que le mal rendoit absolument nécessaire & dont chacun sentoit le besoin. Il falut qu'un Citoïen contrefit le fou, pour attaquer une Loi puérile & dangereuse. N'est-il pas étonnant que l'on fut obligé de prendre le masque de la Folie, pour ramener les *Athéniens* à la Sagesse!

Nous venons de voir que l'Esprit seul ne contribue point à la prospérité des Etats, mais qu'aucontraire, si on le faisoit agir, il causeroit leur ruine. Voïons à présent s'il contribue beaucoup au bonheur des Particuliers.

Pour parvenir à ce bonheur, qui est le but de tous les Homes, il faut savoir borner ses desirs, ne pas former des Projets trop étendus, & se plier à son état, & à la situation où Dieu nous a mis; mais un Home qui se pique d'Esprit, mesure les espérances



à sa vanité, & come son Amour propre n'a ordinairement point de bornes, il ne donne aussi à ses desirs aucunes limites. De là, ces projets immenses, & par là même insensés, parce que mille obstacles s'oposent à leur exécution; & que lors même qu'il seroit possible de les franchir, de nouveaux projets feroient naître de nouvelles traverses. Peut on être satisfait de sa Condition & content de son sort, quand on cherche sans cesse à l'améliorer, & que toute la pénétration d'esprit s'exerce à en examiner les mauvais côtés, & à comparer son état, avec un autre, qu'on juge meilleur, parce qu'on n'en voit que les beaux côtés. N'a t'on pas des maux réels si on s'en fait d'imaginaires. On a la fatale industrie de se forger des Dragons pour les combattre. Come l'Homme d'esprit voltige sans cesse; & ne se fixe presque nulle part, son goût & ses desirs sont rarement assortis à son âge, à sa fortune, à sa condition. Rien n'est plus contraire au bonheur, que cette dissonance. Voulez vous être heureux? Ne souhaitez que ce que vous pouvez obtenir; mettez, s'il est possible, de l'harmonie entre vos Inclinations & votre Devoir; que votre penchant ne soit jamais opposé à la règle que vous devez suivre. Le bon Esprit consiste à s'étudier, à se conoitre, à proportionner ses pensées, & ses actions à cette règle

gle que la Conscience prescrit, & qui ne change jamais.

Si l'on agit au hazard, & sans aucun principe, on marchera en aveugle, & l'on prendra, non la route la plus courte, & la plus sûre, mais celle qui paroitra la plus agréable, quoi qu'elle nous éloigne du but. Semblables à l'*Ixion* de la Fable, on croira embrasser un Objet réel, & l'on n'embrassera qu'une *Nüe* : On fera balotté sans cesse entre son Devoir & son Penchant, entre la Vertu & le Vice : L'illustre *Racine* a si bien peint cet état flotant & incertain, que je ne saurois empêcher de rapporter ses Vers,

*Mon Dieu, quelle Guerre cruelle !  
Je trouve deux Homes en moi ;  
L'un veut, que plein d'amour pour toi  
Mon Cœur te soit toujours fidèle.  
L'autre, à tes volontés rebelle,  
Me révolte contre ta loi.*

Un Home judicieux est fixe dans les résolutions, parce qu'il n'en prend jamais que de sages ; & que prévoiant les obstacles qu'il aura à surmonter, & l'incertitude des Evénemens, rien ne l'agite & ne le surprend : Il dit come *Virgile*,

*Nulla mihi nova nunc facies inopinaque surgit  
Omnia præceps, atque animo mecum ante peregi.*

Le bel Esprit a t'il le malheur déchoeur dans les entreprises ? Il s'en prend aux Hommes, qu'il traite de durs, d'injustes & de stupides. Loin de faire servir sagement leurs Vices à ses desseins, il révolte contre lui leurs Vertus mêmes, par les bizareries, & par son orgueil. Parce qu'il s'arroe plus d'esprit qu'eux, il croit avoir aquis le droit de les traiter come des Esclaves, & de les assujettir à ses caprices. Avant que de prétendre à réformer les autres, soions asses sages pour comencer à nous réformer nous mêmes. Nous murmurons contre la Providence de ce quelle ne féconde pas nos Desseins, sans réfléchir, que nous ne prenons pas la voïe la plus propre pour les faire réussir : Nous marchons avec une si grande rapidité, que nous passons le bût, sans pouvoir le saisir, où nous trébuchons en chemin. L'Home n'est pas fait pour voler ; en voulant prendre le vol, il fait souvent des chûtes funestes.

Rien ne nuit plus dans les affaires que la réputation de Bel Esprit. On s'imagine qu'un Bel Esprit n'est propre qu'à la bagatelle, & qu'un Poète ne fait faire que des Vers. Ce prejudgé est si general, qu'il est bien difficile de le détruire : Madame *Des Houlières* s'en est plaint ; & il causa la disgrâce du célèbre *Racine*. Ce Poète communiqua à Madame de *Maintenon* quelques Réflexions qu'il avoit

écrites sur les misères du Peuple, & sur les moïens d'y remédier. Le Roi la surprit, comme elle les lisoit. Il voulut savoir qui en étoit l'Auteur. Madame de *Maintenon* l'aïant nommé; le Roi lui dit, *Quoi ! Parce que Racine est un grand Poëte, veut il aussi s'ériger en Ministre ?* Come si parce qu'on a comerce avec les Mules, on n'étoit pas capable de raisonner sur des sujets importans ! Les Anglois ne se font pas mal trouvés d'avoir vaincu ce préjugé, en faveur de Mrs. *Stelle*, *Addisson*, & *Prior*, qui ont été Membres du Parlement, & emploïés dans de grandes ataires; mais quoi qu'il en soit, ce préjugé subsiste, & le Bel-Esprit en est la victime.

Mais, dira t'on, l'Home d'Esprit est du moins agréable dans le comerce de la Vie, & amusant dans la Convesation: Il est aimé & recherché avec empressement. Je pourrois mettre en questions'il est véritablement aimé? La solide Amitié est toûjours acompagnée de l'Estime, & on ne l'acorde guères qu'aux qualités véritablement estimables. On voit un Home d'Esprit pour s'amuser, & se dérober à l'ennui: On le recherche, come on recherche un Baladin, qui récréé nos yeux, & nos oreilles. L'Home sage n'est pas tellement envelopé dans sa Vertu, qu'il n'ait besoin d'Amis; mais il veut des Amis assés judicieux pour lui doner des Conseils; assés prudens, pour ne pas abuser de sa confiance; assez tendres

& assez éclairés, pour le consoler dans ses disgrâces. Un Bel-Esprit est ordinairement trop évaporé, pour entrer dans nos peines; pour peser ses avis & examiner avec justesse le prix des choses. Comment en conoitroit-il la valeur, lorsqu'il met dans la même balance, l'Or & le Clinquant, les Pierres précieuses & le Cristal? Il parle souvent avant que de penser, & il laisse échaper un secret dont dépend quelquefois la fortune & la votre. Il sacrifiera un Ami à un bon mot, sans réfléchir que railler un Supérieur, c'est imprudence; un Egal, c'est grossièreté; un Inferieur, qui est hors d'état de se défendre, c'est lacheté, c'est barbarie. Il est bien permis d'user d'Ironie pour nous ramener à la Vertu; mais on ne doit employer la Raillerie, qu'avec une grande circonspection. L'Ironie tombe sur les choses; & la Raillerie sur les Persones; ce qui est toujours dangereux. *Socrate* ufoit quelquefois de l'Ironie; mais il étoit trop judicieux pour être railleur. Plus on a d'Esprit, plus on doit craindre de paroître railleur, parce qu'on est déjà que trop porté à regarder un Home d'Esprit, come un Home mordant & dangereux.

Je suis convenu que l'Home d'Esprit peut être amusant, mais il ne l'est pas toujours. Il y a bien des heures infortunées où il cesse de pétiller, & où le Génie le plus brillant s'obscurcit. Il ne faut qu'un vertige, un simple nuage, pour apefantir l'Esprit le plus léger. *Licas*

étoit hier tout aimable ; l'Esprit lui sortoit de tout côté ; tous les yeux étoient tournés sur lui ; il faisoit les delices des meilleures Compagnies : Aujourd'hui il est sombre & rêveur ; les mots sortent à peine de sa bouche, il cherche ses expressions & ne les trouve pas : Ne votés vous pas que le Ciel étoit hier clair & serein & qu'aujourd'hui l'Air est chargé de brouillards, qui se comuniquant au Sang de *Licas*, ont rouillé ses organes, & come noié son Imagination. Alors on paie chèrement la réputation de Bel-Esprit, l'envie qu'on a excitée lance ses traits, & l'on n'a pas l'adresse de les repousser. Mais le Bel Esprit réussira peut-être mieux dans le Cabinet ; il ne composera que dans des momens favorables ; & sa Plume enfantera des Chefs d'œuvres, qui charmeront les Contemporains & qui passeront à la dernière postérité. Hé bien ! J'y consens : En sera-t-il plus heureux ? Il ne faut qu'un Censeur pointilleux, pour le mortifier & ternir la gloire : Les meilleurs Ouvrages sont-ils à couvert de la Critique ? Mais quand on réuniroit tous les suffrages, il ne faut que blesser, par hazard le Souverain, pour éprouver la plus rude disgrâce. Qui peut se vanter d'avoir plus d'Esprit qu'en avoient *Ovide*, *Bussi* & *St. Evremond*. Chacun fait les traverses qu'ils eurent à esluier. D'ailleurs le goût change d'un Siècle à un autre. On ne lit presque plus *Balzac* & *Voiture*, si vantés autrefois. *Ronsard*, si loué par l'Il-

lustre de *Thou*, qui le regardoit come le plus grand Poëte qui eut parû depuis le Siècle d'*Auguste*, est aujourd'hui fort décrié ; & quand on veut parler d'un Poëte obscur & boursoufflé , on ne manque guères de le comparer à *Ronsard*. *Théophile* avoit beaucoup de ce qu'on nomme comunément Esprit, aussi eut il d'abord un grand nombre de partisans, mais l'illusion se dissipa bien tôt & un examen attentifs lui fit perdre toute sa réputation. On pourroit presque apliquer au faux Bel-Esprit, ce que *Roussseau* dit du faux Héroïsme ,

*Le Masque tombe , l'Home reste ;*

*Et le Héros s'évanouit.*

Mais je m'aperçois que je n'ai ataqué jusqu'ici que le faux Bel-Esprit ; ou du moins que ce qu'on entend ordinairement par ce titre. Si j'eusse parlé du vrai Bel-Esprit, d'un *Horace*, d'un *Virgile*, d'un *Racine*, d'un *Voltaire*, d'un *Despréaux*, je ne serois peut-être pas entré dans le but de celui qui a proposé la Question, que je viens d'examiner : Son but étoit sans doute de faire sentir l'oposition qu'il y a entre la *Raison* & le faux *Bel Esprit* : Si j'eusse défini l'*Esprit*, come le définit *Roussseau*, & que j'eusse dit que c'est la *Raison* assaisonée de Jugement & de graces, dès lors il étoit inutile de faire aucune comparaison. Quand l'*Esprit* & la *Raison* marchent d'un pas égal, on ne sauroit les mettre en balance. Heureux les Ecrivains qui réunissent ces deux avantages ;

qui, semblables à Fléchier, à Bossuet à Fenelon, & à Fontenelle, savent également plaire, & instruire. Des Auteurs si judicieux & si estimables, sont au dessus des traits de l'Événement. Aplaudis chez toutes les Nations, & dans tous les Siècles, il n'ont rien à craindre des caprices du Goût. La Postérité qui s'éclairera dans leurs Ouvrages, en portera le même jugement que leurs Contemporains, & le tems ne fera que confirmer leur réputation.

En parlant de ces illustres Écrivains, j'ai pensé à vous, Monsieur, qui marchez si dignement sur leurs traces & qui savez faire naître, tour à tour, des Fleurs & des Fruits dans le terrain le plus aride. Les matières les plus sèches deviennent agréables entre vos mains, mais le Lecteur se trouve éclairé & instruit, lors qu'il ne cherchoit qu'à s'amuser. Heureuse adresse qui tourne tout, au profit de la Vérité & de la Vertu. La Question que j'ai discutée a été donnée pour sujet du Prix de cette Année par l'Académie de Marseille, la Raison me défend d'y aspirer, mais l'estime que j'ai pour vous & la reconnaissance, que je dois à l'amitié dont vous m'honorez, m'ordonnent de vous faire hommage de cet Essai. S'il a le bonheur de mériter votre suffrage, je croirai avoir obtenu la récompense la plus glorieuse.

Genève le 1. Août 1748. J. B. TOLLOT.



### T A B L E.

<b>R</b> éponse à la partie des Pensées libres sur les Prophéties de l'Écriture Sainte, qui a paru dans Journal de Mai.	3
Particularitez sur Despréaux & sur ses Ouvrages.	21
Aux Editeurs sur les vapeurs	42
Lettre traduite de l'Italien de Francesco Redi	46
Éclaircissémens sur une Dissertation touchant l'Honoraire des Messés & le Casuel des Curés, insérée dans le Journal du Mois de Mai.	59
Essai sur cette Question, Peut-on aimer d'un amour pur, une personne d'un différent Sexe.	72
Épître à Mr De P... M...	86
Examen de cette Question; L'Esprit est-il plus utile aux Hommes que la Raison?	89